

J'ai vu...



“ Confiance ! Confiance ! Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes finances... ”

M. Klotz, ministre des Finances, au banquet de la presse économique.

Secret de beauté

Un penseur a dit quelque part que la beauté est le premier présent que la nature donne aux femmes et le premier qu'elle leur enlève. C'est pourquoi, mesdames, vous tenez tant à la conservation de vos charmes et je ne saurais vous en blâmer.

Aux siècles passés, les femmes demandaient aux alchimistes les plus fameux le philtre enchanteur capable de retenir la beauté et les charmes de la jeunesse.

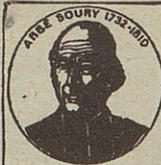
Aujourd'hui, nous n'avons pas cette naïveté et nous préférons rechercher dans la logique de la science le véritable secret de la conservation de nos attraits.

Pour garder la beauté, il faut que toutes nos fonctions soient réglées de façon aussi parfaite que possible. Il faut que les poisons, journellement fabriqués par l'organisme, soient éliminés d'une façon régulière, sinon ils passent dans le sang et s'en vont altérer l'harmonie du visage et la grâce du corps.

Le poison le plus connu est l'acide urique, dont l'accumulation ou la mauvaise élimination par les reins provoque des signes de fatigue et de décrépitude : le teint perd son éclat, les traits sont tirés, les yeux cernés, les paupières souvent gonflées, une sensation de lassitude générale avec douleurs de dos, un affaiblissement complet, souvent même des douleurs rhumatismales — quand ce n'est pas pis encore ! — dénotent le début de l'intoxication urique.

Tout le secret de la beauté tient donc dans cette vérité qu'il faut faciliter le travail des reins. Les Pilules Foster pour les reins sont d'un grand secours car elles agissent énergiquement sur l'acide urique et elles permettent aux reins de se débarrasser de cet hôte encombrant. Elles évitent les dépôts d'acide urique dans les canalicules du rein et, par suite, la congestion de cet organe. Les Pilules Foster purifient le sang, évitent l'apparition de la goutte, rhumatismes et de la gravelle et préservent des maladies de la peau, eczéma, herpès, acné, si disgracieuses sur le visage. Souvenons-nous du mot de La Bruyère : « Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles. »

Les Pilules Foster sont en vente dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 la boîte, 20 fr. les six boîtes, plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-17.



Exiger ce portrait

MALADIES DE LA FEMME

LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la Jouvence de l'Abbé Soury est composée de plantes spéciales sans aucun poison ; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'ÂGE, Etourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Variées, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE des DAMES (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt). La Jouvence de l'Abbé Soury, 5 fr. le flacon dans toutes pharmacies ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons franco contre mandat-poste 20 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER. (Notice contenant renseignements gratuits.) 438.

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

UNE AFFAIRE INTÉRESSANTE

On vient d'enregistrer officiellement les résultats suivants donnés par :

L'AUTO-INJECTEUR M.M.

qui seul réalise pratiquement l'injection automatique de l'eau dans tous les moteurs marchant à l'essence ou
:: :: :: : au benzol : :: :: ::

ÉCONOMIE MOYENNE D'UN BIDON DE CARBURANT SUR QUATRE

DÉCRASSAGE ABSOLU --- SUPPRESSION DES FRAIS DE DÉMONTAGE ET DE NETTOYAGE DES MOTEURS --- SUPPRESSION DE L'AUTO-ALLUMAGE --- ABAISSEMENT CONSIDÉRABLE DES FRAIS D'EMPLOI POUR TOUT GENRE DE VOITURE

Concessionnaires exclusifs demandés pour les régions de : PARIS LILLE - NANCY - LYON - MARSEILLE - CLERMONT-FERRAND - NANTES. Il ne sera répondu qu'à personnes sérieuses justifiant
:: :: :: de garanties et de références suffisantes : :: :: ::

Écrire à la Société des Établiss^{nts} de "L'AUTO-INJECTEUR M.M." 18 et 20, rue des Chênes-Lièges BORDEAUX

SE POSE SUR TOUS LES CARBURATEURS

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connus depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continuée des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

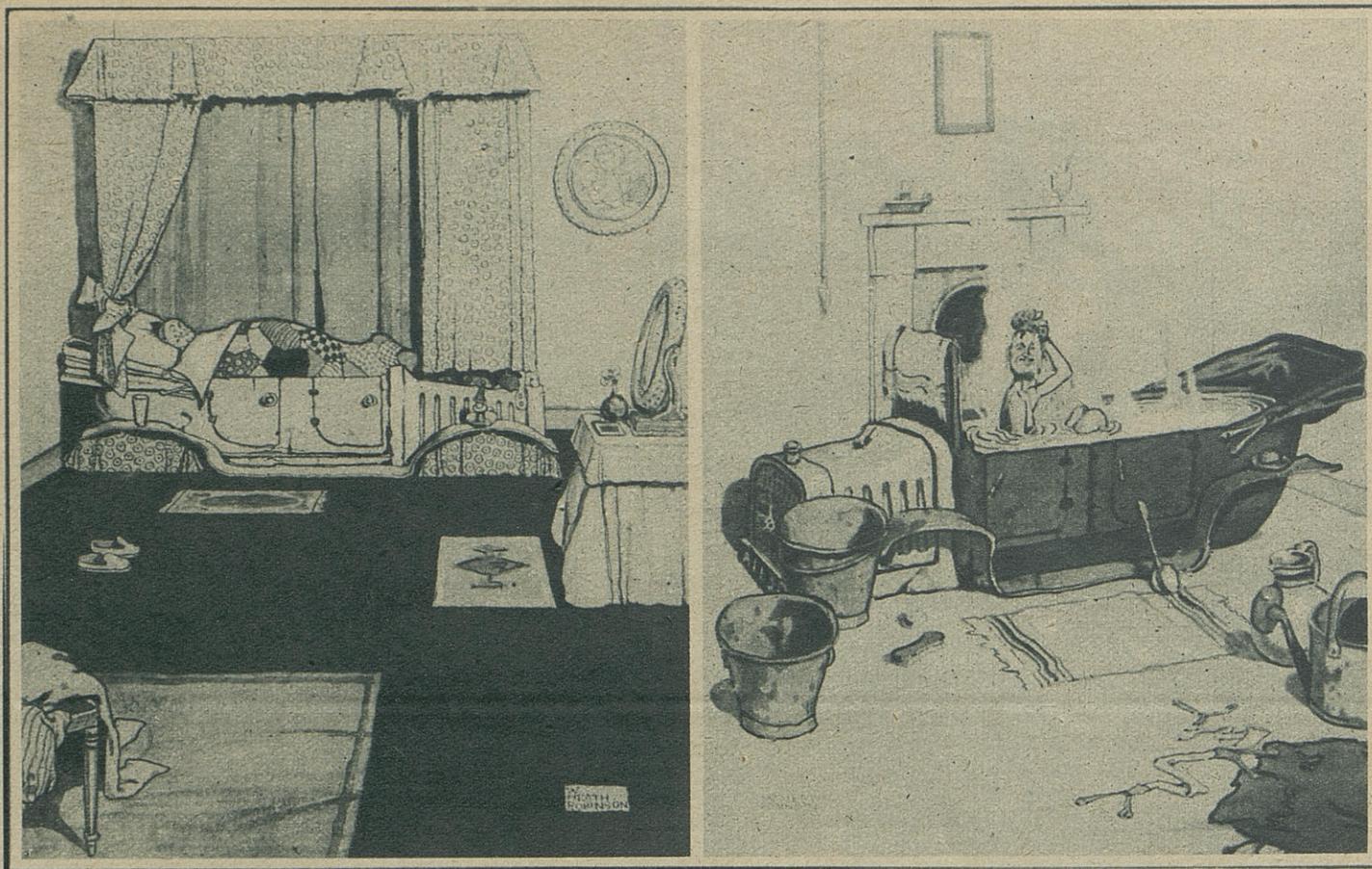
J'ai vu...



UN DOCUMENT SYMBOLIQUE : LE TRAVAIL ET LE CAPITAL CONFÈRENT

On sait combien l'époque présente est pleine de troubles : le Capital et le Travail n'ont pas encore trouvé un terrain d'entente pour établir solidement leurs rapports : d'où les grèves qui désolent un monde qui n'a pas une minute à perdre s'il veut échapper à la ruine. Dans le document ci-contre, Franck Morisson, secrétaire de la Fédération américaine du travail, qui compte plusieurs millions d'adhérents, cause avec John D. Rockefeller, le plus gros capitaliste du monde.

CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE AVEC UNE VIEILLE AUTO



UN EXCELLENT LIT

UNE BAIGNOIRE CONFORTABLE
(Dessin de W. Heat Robinson. *The Bystander.*)

VOICI LE
CINQUANTENAIRE

Il y aura cinquante ans jour pour jour demain dimanche que le canal de Suez, cette gigantesque réalisation d'un Français de génie qui devait révolutionner la navigation, fut ouvert aux navires de tous les pays. C'est en effet le 16 novembre 1869 que l'*Aigle*, yacht de l'impératrice des Français, précédant quatre-vingt-deux navires de tous les pays qui avaient été réunis dans le lac Timsah, entreprit la traversée du canal pour venir mouiller le 20 en rade de Suez.



La présence de l'impératrice Eugénie qui, avec l'empereur d'Autriche François-Joseph, ouvrit le bal féerique qui avait été organisé dans le fastueux palais d'Ismail Pacha, consacrait le triomphe de Ferdinand de Lesseps que rien n'avait rebuté, ni les difficultés de l'entreprise, ni l'opposition de l'Angleterre. Reprenant les plans du canal entrepris vers l'an 600 avant Jésus-Christ par le pharaon Nechao, continué par Darius, achevé par Ptolémée au prix de cent vingt mille vies humaines, rétabli après son obstruction par l'empereur Adrien, puis par le conquérant arabe Amron et définitivement comblé au VIII^e siècle, l'ingénieur français, s'appuyant sur les projets de jonction établis par les Vénitiens au XVI^e siècle, puis par Bonaparte, et enfin par Enfantin, avait pu réaliser 200 millions par souscription. Avec l'appui du vice-roi d'Egypte Mohammed Saïd Pacha, Ferdinand de Lesseps commença ses travaux le 25 avril 1855. Concédé en 1852, le canal de jonction des deux mers devait être achevé en dix ans. Il en a fallu dix-sept ! Et lorsqu'on annonça que son



FERDINAND

DE LESSEPS

DU CANAL
DE SUEZ

inauguration allait avoir lieu, personne à Paris ne croyait plus à son achèvement. Longtemps on avait prétendu que le percement de l'isthme de Suez n'était pas possible, car la différence de niveau entre la mer Rouge et la mer Méditerranée, affirmaient les ignorants, devait provoquer une catastrophe dès que les deux mers communiqueraient. D'autre part, les Anglais prétendaient que la mer Rouge était innavigable et leurs amiraux affirmaient que les bâtiments à voiles étaient les seuls utilisables sur cette mer, car jamais on n'y maintiendrait les navires à vapeur contre le mousson, dans le détroit de Bab el Mandeb. Enfin, lord Palmerston prétendait que la route du cap de Bonne Espérance était la meilleure pour atteindre les Indes. Or, il ne fallut pas longtemps à de Lesseps pour prouver que Londres par Suez n'était qu'à 3 100 kilomètres de Bombay alors que par le Cap il en était à plus de 6 000.



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE QUI INAUGURA LE CANAL.

Malgré la résistance britannique, les Français avaient cependant soutenu Ferdinand de Lesseps. Par deux fois le peuple souscrivit la presque totalité du capital que l'ingénieur réclamait pour achever son entreprise. Les savants s'intéressaient à la résolution du problème et, dès 1855, une Commission internationale d'études établissait qu'il n'y avait aucune différence de niveau entre la Méditerranée et la mer Rouge. En 1861, l'Académie française proposa comme sujet de son prix de Poésie: *Le canal de Suez*; le lauréat en fut Henri de Bornier, alors âgé de trente-six ans, qui pour la soirée organisée le 17 no-

J'ai vu.

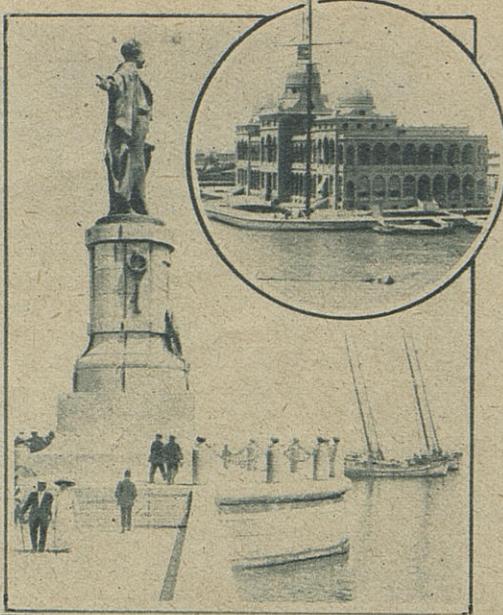
vembre 1869 par la Comédie-Française ajouta deux strophes qui furent dites par Agar, personnifiant l'Asie, et par M^{lle} Tordens, personnifiant l'Afrique. Pendant ce temps l'impératrice Eugénie, après avoir présidé un banquet somptueux dans le palais en bois qu'Ismaïl avait fait édifier dans ce but unique, traversait la ville à dos de chameau pour regagner son yacht qui allait la conduire jusqu'à Suez où le commandant du navire, M. de Sarville écrivit sur son livre de bord cette déclaration : « Mouillé en rade de Suez le 20 novembre 1869 », que signèrent le souverain et tous les invités, parmi lesquels se trouvait l'émir Abd-el-Kader.



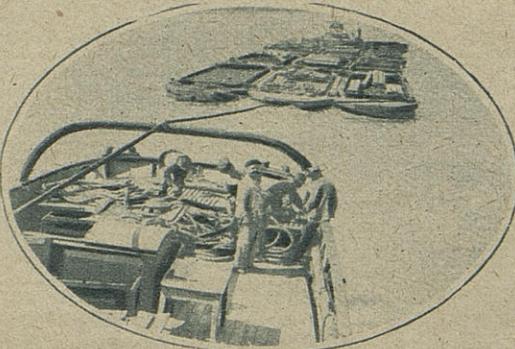
Ferdinand de Lesseps n'en avait cependant pas fini avec les difficultés, il dut s'incliner devant les décisions prises par le khédivé d'accord avec la Porte concernant le transit et le droit de tonnage.

Puis ce furent les armateurs anglais, qui bien que Londres eût conféré à de Lesseps le titre de bourgeois de la Cité, réclamèrent la création d'un canal parallèle qui fût sous le contrôle absolu de l'Angleterre. En 1875, les Anglais achetèrent au khédivé les 177 000 actions qui lui avaient été attribuées ; après avoir obtenu d'Arabi Pacha que la liberté de navigation serait respectée sur le canal, de Lesseps parvint à obtenir de Gladstone un accord, et en octobre 1888, la neutralisation du canal de Suez était décidée avec cette clause formelle qu'aucun acte d'hostilité ne pourrait être accompli ni dans ses ports d'essai ni dans un rayon de trois milles.

Lors de son inauguration, le canal de Suez qui vit transiter 486 navires en 1870 contre 5 373 en 1913 et plus de 6 000 en 1918 avait 162 kilomètres de long et comptait treize gares ou stations, dont la principale était Ismaïlia, sur le lac Timsah. Si la distance est restée la même, des travaux d'amélioration comportant l'approfondissement et l'élargissement de la voie d'eau, la rectification des courbes, la création de gares supplémentaires pour le croisement des navires, la construction des ferrés, l'aménagement des ports, etc., se



La statue de Ferdinand de Lesseps sur la jetée de Port-Saïd. (En rond.) L'entrée du canal de Suez et les bureaux de la Compagnie de Port-Saïd.



A Port-Saïd : le train de ravitaillement des stations du canal.

poursuivent sans cesse d'une façon systématique.



La profondeur du canal qui était de 8 mètres à l'origine a été portée successivement en 1908 et en 1914 à 10 et 11 mètres. La largeur du plafond, de 22 mètres primitivement, a été portée à 30 puis achevée à 45. A Port-Saïd, point faible du canal, les ouvrages nouveaux doivent être considérables surtout pour l'aménagement d'une jetée de 5 kilomètres destinée à atteindre les fonds maritimes de 11 mètres.

Malgré la convention de 1888, l'Allemagne songea à mettre la main sur le canal de Suez et ce mobile fut pour beaucoup dans l'entrée en guerre de la Turquie. Contrairement aux prévisions des optimistes, qui prétendaient que jamais une armée moderne ne pourrait songer sérieusement à attaquer le canal, à cause du barrage de l'infranchissable (?) presqu'île du Sinaï, Djemal Pacha, secondé par des officiers allemands, dont le colonel Kress von Kressenstein, après de multiples incursions parties d'El Arich, tenta à deux reprises d'atteindre la rive du canal, attaquant à la fois au nord et au sud. La première fois, le 3 février 1915, les Turcs arrivent dans le secteur d'El Kantara et devant El Ferdan, d'où ils sont chassés par le feu des navires anglais embossés devant la côte. Une autre de leurs colonnes est arrêtée à 9 kilomètres du lac Timsah par les canons de deux navires français, *Requin* et *Entrecasteaux* et de l'anglais *Hardinge*. Le général Maxwell et le général Wilson fortifient en hâte les rives du canal. Mais le 23 avril 1916, les Turcs reviennent en nombre et s'emparent de Romani, de Katia et d'Oghratina, menaçant cette fois encore le canal si précieux pour les alliés, puisqu'il permettait la liaison rapide avec l'Inde, l'Australie et la Nouvelle-Zélande d'où abondaient les renforts. Mais la victoire anglaise de Katia, dans les premiers jours d'août 1916, libéra définitivement la presqu'île du Sinaï de la menace turque. D'ailleurs les troupes du roi du Hedjaz entraient en scène : le canal de Suez était sauvé !

EMILE HENNIN.

TOUS LES SPORTS DE LA SEMAINE



(1) Au prix Gondrand disputé à Colombes le 9 novembre : Boucher et Keyser au relais. On sait que ce prix de course à pied se dispute en une heure, relais par équipe de trois. — (2) Pendant la course, Brossard se fait masser. — (3) Une mêlée pendant le match de rugby Nantes contre Stade Français. —

(4) Pendant le match Racing contre Périgueux. — (5) Les Représentants de la Générale : Brossard, Guillemot et Isola s'assurent le prix Gondrand (record). — (6) Un relais : Brossard, Guillemot. — (7) Balzac, champion des poids moyens, va rencontrer le 14 novembre Simpson au Nouveau-Cirque.



A l'école de Joinville, le lieutenant-colonel Sée (au centre) un des promoteurs des exercices au grand air.

LES ÉCHOS DE J'AI VU

LIBERTÉ CHÉRIE...

Un tailleur du boulevard recevait il y a quelque temps la visite d'un de ses clients qui avait besoin de son costume d'urgence. On en était au deuxième essayage. « Je voudrais, dit le client, recevoir mon complet lundi à la première heure.

— Mon Dieu, fit le patron, je ferai mon possible. Mais nous sommes aujourd'hui samedi. Il est cinq heures. Il faudrait que l'ouvrier consente à travailler le dimanche.

— Je payerai un supplément, dit le client, si c'est nécessaire. Le patron monte à l'atelier, explique le cas et offre de payer le travail double. Personne ne répond d'abord. Dans une cour, il y a un bref conciliabule. Un ouvrier en sort qui déclare : « Nous allons voter : si les camarades consentent, je ferai le travail. » On vota. Le scrutin fut favorable au travail. L'ouvrier descendit et déclara au maître tailleur qu'il acceptait de finir le complet d'accord avec les camarades.

Boulevard des Italiens, dans cette vieille maison parisienne, le patron n'en est pas encore revenu. « Nous vivons dans des temps bien sombres, soupire-t-il. Heureusement qu'il y a les nouveaux riches. Un de ces imbéciles m'a acheté dernièrement 5.000 francs de cannes. »

Je ne néglige pas ces potins. Tout en choisissant des cravates, je les écoute et c'est comme un raccourci de la vie sociale du moment.

DES GOÛTS ET DES COULEURS...

Jamais, nous n'aurions eu, en France, l'idée de représenter, pendant la guerre, une pièce traduite de l'allemand, sur la scène d'un de nos théâtres. Dans cette voie, nous exagérons même en écartant de tous nos concerts, pendant les premiers mois des hostilités, les œuvres de Beethoven qui n'avait vraiment rien à voir avec le conflit.

Outre-Rhin, ils eurent moins de délicatesse. Jamais, on n'a tant représenté de pièces françaises en Allemagne que pendant la guerre. Le Boche, directeur pratique, se disait que l'affaire était bonne, puisqu'elle lui permettait d'éviter de payer les droits d'auteur. On pouvait croire que nos ennemis avaient choisi au moins des pièces qui ne contiennent nulle allusion à la lutte en cours. Allons donc, en

1916, à Leipzig, on représente *La Fille du régiment* où est arboré notre drapeau tricolore, comme chacun sait.

Le régisseur sentit que ce pouvait être scabreux et il eut l'idée de remplacer ce drapeau par un autre, puisqu'il en fallait absolument un. Il sortit donc le pavillon de la Confédération helvétique. Ce fut un beau tapage, on protestait et dans ce théâtre boche, à l'heure même de Verdun, les spectateurs manifestèrent pour qu'on emploie le drapeau français.

Un spectateur racontait dernièrement à un de nos amis au cours d'un voyage d'affaires à Leipzig : « Vous comprenez, ce n'était pas de jeu.

de voir l'armée, et plus particulièrement votre régiment, aller au diable. »

Par retour du courrier, la réponse suivante lui parvenait :

« Monsieur, « Toutes les propositions de mouvement de troupes doivent être faites sur un imprimé réglementaire n° 123 X. Y. Z. J'ai l'honneur de vous en envoyer ci-inclus un exemplaire, en vous priant de le remplir. »

Le journal londonien qui rapporte cette anecdote ne dit pas ce que fit le soldat.

PUBLICITÉ

Ces temps derniers, dans un salon parisien, on présentait à un célèbre constructeur d'aéroplanes un jeune as plus célèbre encore.

— Vous vous connaissez sans doute ? interrogea la maîtresse de maison.

— Pas du tout, répondit l'as, mais je connais très bien monsieur de nom. Vous fabriquez bien, demanda-t-il alors en se tournant vers le constructeur, des « zincs » pendant la guerre ?

L'autre s'inclinait, souriant.

— Eh bien ! répondit le jeune militaire, vos « zincs » étaient des « clous », et si je vis encore ce n'est pas de votre faute, je vous le jure. Le constructeur ne souriait plus du tout.

Imperturbable, l'aviateur poursuivait avec un accent du faubourg : « sans rire : vous me devriez une indemnité ! »

L'ingénieur retrouva son esprit et regardant l'assistance avec un coup d'œil complice, il murmura :

— Vous pourriez peut-être élargir à mon budget de publicité.

L'aviateur ne se fâcha pas. Il éclata de rire. La réplique était bonne.

LA PRIME

Un de nos amis vient d'être sollicité de placer des capitaux dans une affaire des environs de Nice. Si l'on ne précisait pas de quoi il était question, on offrirait d'avance une prime. Elle est originale. Les actionnaires de cette affaire sensationnelle seront logés à l'œil pendant tous les hivers de leur participation dans une superbe villa de la Côte d'Azur. On annonce une vie luxueuse, un confort rare. La vie est chère, Paris est froid, l'idée n'est pas mauvaise. Pourquoi des capitalistes ne se laisseraient-ils pas tenter par cette proposition ingénieuse ?

LE VOTE DES FEMMES

— Votez, ma petite ! Pensez au mal que vous avez déjà pour choisir un chapeau !

(Dessin d'Abel Faivre. — Femina.)

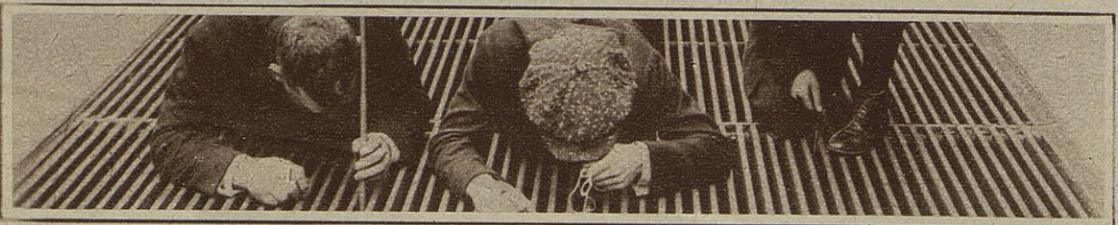
La Fille du régiment se joue avec un drapeau français, eh bien ! qu'on le montre. Autrement nous sommes volés.

Nous ne savions pas que les Boches fussent capables de pousser si loin le souci de la vérité.

HUMOUR ANGLAIS

Un soldat anglais, démobilisé en juillet dernier, écrivait récemment à son ancien colonel :

« Monsieur, « Après toutes les souffrances subies sous vos ordres, je désire vous informer que, je souhaite



Les gens qui vivent de ce qu'on perd : La pêche aux objets précieux, à New-York à travers une grille d'égoût. Comme matériel un bambou et du chewing gum.

J'ai vu.

CARPENTIER

INTIME



J'AI le plaisir de connaître Georges Carpentier depuis son plus jeune âge. Ce fut même moi qui le fis photographier à Paris pour la première fois. Je me souviendrai toujours de ce bon petit diable de douze ans venant disputer à la salle Wagram les championnats du monde amateur de boxe française. Il était opposé à des jeunes gens de 22 à 25 ans. Il leur arrivait à peine à la hauteur de l'estomac, mais il fallait voir comme il réussissait à leur envoyer des coups de pied à la figure. Il en mit un certain nombre hors de combat et se classa second dans la finale. On aurait dit un lion déchaîné : il allait et venait sur le ring, ne lâchant pas son adversaire, sautant, attaquant, ne se reposant jamais. Émerveillé par ce phénomène, je tins à en faire faire un cliché. Te souviens-tu, Georges Carpentier, de ce soir-là : je t'emmenai dans la cave de la salle Wagram, tu me suivais avec une sorte de respect — dont je n'étais pas encore flatté — et une joie indicible : tu allais avoir ton portrait. Tu avais chaud, je t'enlevai ton pardessus juste le moment suffisant pour que le magnésium opérât et je te ramenai à ton professeur qui n'était autre que François Descamps. Il y a douze ans.

L'entrée dans un ring d'un bambin si jeune avait été jugée inquiétante par certains. On s'imaginait mal que la boxe et ses violences pussent ne pas avoir une fâcheuse influence sur son développement. L'année suivante, à treize ans, Georges Carpentier fournissait 18 reprises de trois minutes contre le jockey Salmon, à Maisons-Laffitte. Descamps le fit abandonner, lorsqu'il le jugea mal en point, mais le jeune pugiliste ne l'entendait pas ainsi et voulait boxer à son tour son manager, qui entre temps avait pris ce titre, délaissant

Carpentier, dans l'intimité à La Guesche.

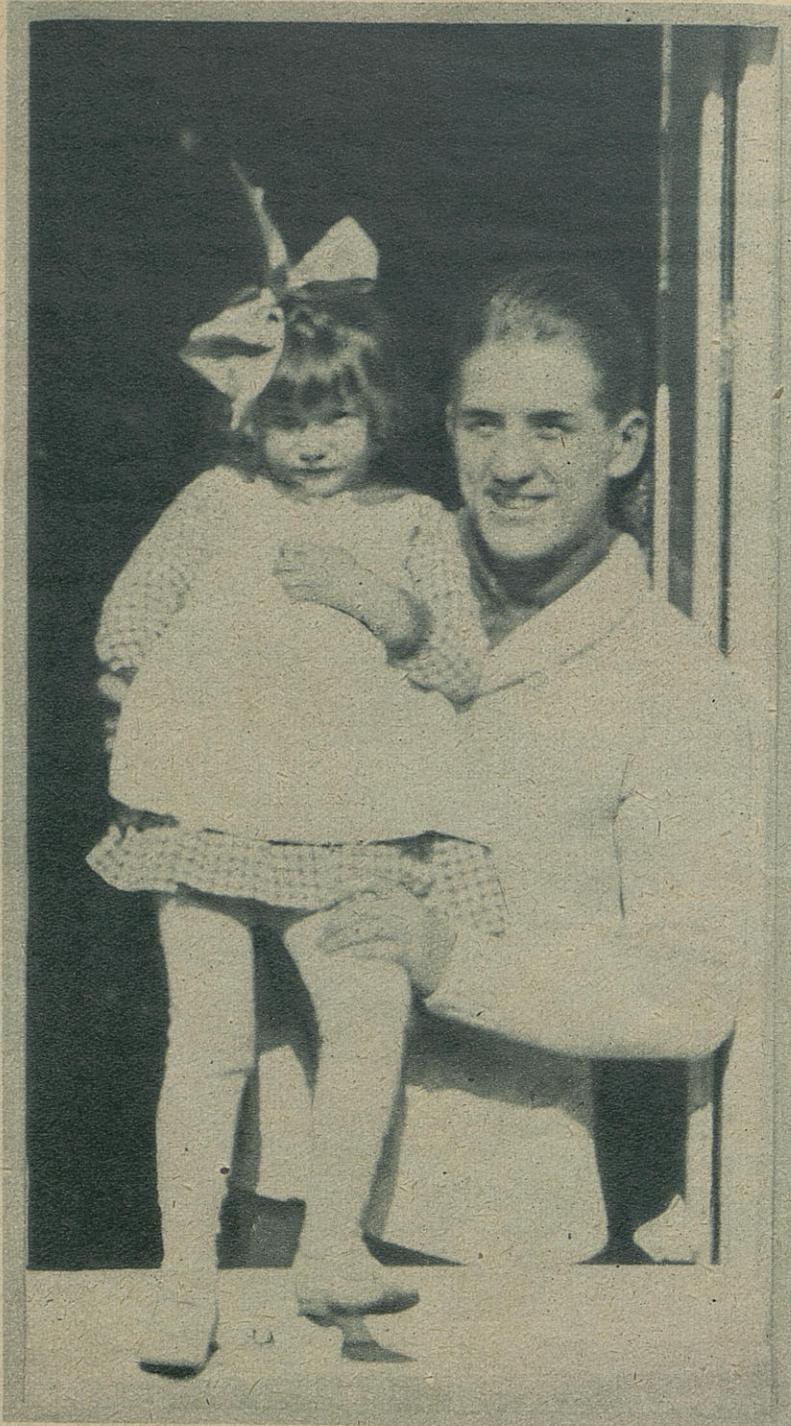
où il s'entraîne pour son prochain match avec Beckett.

celui de professeur. Il le garda depuis, on sait avec quelle valeur !

En 1910, Carpentier vint participer à un gala de boxe que j'avais organisé à la salle Femina, au bénéfice des inondés. Il était déjà fameux par sa science et son sens de la boxe. Il habitait toujours Lens. Decamps, ne pouvant l'accompagner, me l'envoya et me le confia : j'avoue que rien ne fut plus facile que d'être le mentor de ce gentil « boy ». Après l'avoir prévenu que j'en avais la garde, je l'emmenai avec moi. Jamais on n'aurait pu croire qu'on se trouvait en présence d'un boxeur déjà connu. Au cours de la soirée, il avait mis knock-out en trois reprises un rival de valeur. Il avait accompli ce petit exploit comme un écolier son devoir. Il n'en était pas plus flatté après. Cet incident lui semblait obligatoire. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'il pût en être autrement. Et c'est cette farouche énergie, cette confiance en soi mêlée à une constante considération pour son adversaire quel qu'il soit qui ont fait de Carpentier le champion que tout le monde admire. Aujourd'hui, qu'on propose des 3 et 400 000 fr. pour boxer une fois en Amérique, je puis révéler que lors de la soirée de Femina je lui remis 25 francs pour ses frais de voyage et je lui ajoutai 5 francs qui n'étaient pas convenus pour lui permettre de se payer ses fantaisies !! Oui, mais j'ajoute que le brave petit galibot était venu pour une œuvre charitable : dès cet âge, il était bon et prenait part au malheur des autres. N'importe, tout le monde ne peut pas dire qu'il a fait faire un knock-out par Carpentier pour 25 francs !



Si je ne cessai jamais de suivre le champion qui semblait avoir mis des gants de sept lieues pour atteindre plus vite la renommée mondiale, ce qui m'intéressa toujours le plus, c'est le Carpentier intime, celui que ne connaît pas tout le monde. Les gens qui veulent avoir l'air d'être bien informés l'ont présenté sous les aspects les plus divers. Selon la majorité, ce n'était pas un modeste, mais un snob. Ah ! qu'il faut donc ignorer notre gloire nationale pour la juger ainsi. J'ai vu Carpentier au retour de sa victoire sur Gunboat Smith, à Londres, s'engouffrer dans une boulangerie du faubourg Montmartre pour se dérober aux acclamations. Il sortit par une autre rue. Sa modestie ne peut admettre les manifestations populaires. Il considère qu'il exerce son métier le mieux possible, il reconnaît que sa réputation ne peut que servir la cause de la France dans ses relations internationales — le fait n'est même pas discutable, — mais il estime que les ovations de la rue doivent être réservées à des personnages plus officiels qu'un champion. Et, ce jour-là, étant venu me rejoindre à mon bureau de la *Vie au Grand Air*, il me disait : « Je ne sais comment je me suis sorti de cette mer humaine. Et je suis un peu écoeuré : pourquoi me réserver une pareille réception à moi, alors qu'on n'en a pas fait autant à Bouin, après son merveilleux record de l'heure et à Pourpe à la suite de son raid du Caire à Khartoum et



Carpentier à La Guesche, tenant dans ses bras la petite fille de son manager et ami Decamps.



Notre champion au milieu s'entraîne à la course à pied ; à sa gauche Mac Crofts.

retour. » Cette phrase dépeint de façon scrupuleusement exacte la mentalité de notre héros. Il accepterait à la rigueur la faveur de la foule à condition que celle-ci s'étendît sur d'autres, selon lui, plus méritants.

J'ai revu Georges Carpentier quand il venait de passer son brevet de pilote. Je vous affirme qu'il fallait le connaître pour savoir que c'était ce militaire bien taillé dont le nom avait suffi à remplir des salles immenses. Dans une tenue réglementaire d'une correction absolue, il était toujours aussi modeste et ne cherchait nullement à vous raconter ses exploits. Il obtint deux citations et la médaille militaire. La gloire des armes ne le modifia pas plus que celle du ring.

Rendu à la vie civile, pour sa rentrée, il abattit l'Anglais Dick Smith. En descendant du ring, il se contenta de me dire : « J'ai été moche, j'étais mal disposé. »

Ainsi jugeait-il son premier combat après cinq ans loin du ring : neuf rounds lui avaient suffi pour mettre knock-out un authentique champion d'Angleterre.



Carpentier a souvent été présenté comme un citadin, aimant le théâtre et les fêtes. Si on l'y rencontre c'est parce que des admirateurs zélés sont heureux et flattés de l'accompagner. Mais il ne s'amuse guère. Il préfère une vie régulière et saine. Ne croyez pas qu'il la pousse jusqu'à l'exagération et qu'il mène une existence monastique en tout temps. Non, il a vingt-cinq ans et aime se distraire quand il le peut, c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas en période d'entraînement. Du jour où il se prépare à un combat, il s'enterra à la Guerche, dans le paradis des champions, organisé par sa fée, François Decamps. Là, menant une vie exemplaire, Carpentier joint l'utile à l'agréable. Entouré de camarades sérieux qui l'aident dans son travail, il est le gentleman-farmer du pays. Les instants de loisir que lui laisse la boxe sont occupés par lui à aller à la chasse, à la pêche, à scier du bois, à courir à pied, à sauter, car, athlète incomparable, il est un coureur et un sauteur de grande classe.

On a suffisamment essayé de faire passer les boxeurs pour des brutes. Notre devoir n'est-il pas de les montrer tels qu'ils sont ?

En ce moment, notre Georges national travaille ferme. Il s'entraîne pour l'avant-dernier acte de sa glorieuse carrière. Le 4 décembre, il doit rencontrer le champion d'Angleterre toutes catégories, Joé Beckett. S'il gagne, il n'aura plus qu'à être opposé au champion du monde Jack Dempsey, et ce jour-là, il recevra au moins 500 000 francs ! C'est dire l'enjeu virtuel du combat prochain. Nous croyons fermement au succès de Carpentier à Londres et c'est avec le plus vibrant enthousiasme que nous enregistrerons sa victoire décisive : elle récompensera en même temps le meilleur boxeur européen et, ce qui couronne l'édifice, le plus charmant et le plus sympathique athlète qu'on puisse imaginer.

JACQUES MORTANE.

J'ai vu.



LA FOLIE DU JOUR : LE DANCING

Jadis, seuls les plus fortunés goûtaient le charme de ce plaisir. Maintenant les petits employés qui triment toute la semaine dans les bureaux, les petites couturières, les petites modistes, tout le monde danse et la dactylographe tape son courrier sur le rythme qui énerve ses genoux... Le tango, le fox-trott, l'one-step trouvent des adeptes infatigables et l'on danse à la mesure

des violons perfides, au fracas des pianos tapageurs. Parfois, faute de mieux, un phonographe règle le pas des moins fortunés qui ne peuvent mettre des vingt francs à payer le droit d'entrée des dancings à la mode où un orchestre nègre frénétique affole les couples enlacés. On déjeune, on dîne, on soupe au « dancing ». Entre deux services on selivre au démon de la danse

MON second et moi nous nous interrogeâmes du regard :

— Que faire?
— Nuit noire, brousse impénétrable.
— Poursuivons?
— C'est sacrifier inutilement de nouvelles victimes.
— Alors l'inaction?
— Hélas, oui. Rien à tenter avant le jour!...

Et, le cœur déchiré d'en être réduits à cette immobilité que la raison nous impose, nous nous retirons auprès des feux, pendant que, derrière cette muraille de ronces, à quelques pas de nous peut-être, l'horrible drame se consommait.

J'appelai près de moi le Cai, chef de l'escorte, pour lui prodiguer quelques consolations.

Tout en pleurant de désespoir, il m'apprit que la grand-mère et l'oncle de son fils avaient également été dévorés.

— Mon frère aîné comprendra, m'affirma-t-il gravement, que les esprits de mes parents, privés de sépulture, réclamaient depuis longtemps un nouveau compagnon.

J'attribuai tout d'abord ces paroles à un commencement de folie, bien excusable en pareille occurrence. Mais, Valentini, très versé dans la connaissance des croyances et superstitions populaires, m'affirma que la majeure partie des Annamites étaient imbus de ces idées et de bien d'autres, plus incroyables encore.

— Pour eux, continua-t-il, enchanté de me faire preuve de sa science, l'âme des gens dévorés par le tigre chevauche sur le dos de l'animal et le dirige. Aussi, l'indigène, qui construit un piège a-t-il bien soin de semer tout autour du maïs grillé. Lorsque le fauve approche, les esprits, avertis par l'odeur de la graine, sautent à terre, abandonnent la conduite et laissent la bête se faire prendre.

Nous voilà donc rassurés à cet égard.

La nuit se passe pourtant sans sommeil. Continuellement notre chien tremble et aboie sourdement. C'est le tigre qui nous surveille. Et la veillée s'achève coupée par des factions successives et de continuelles alertes.

A l'aube, nous battons les fourrés et finissons par découvrir le repaire du fauve. Au milieu d'un amoncellement de débris informes, nous distinguons les restes de l'innocente victime.

Le crâne, entièrement dépouillé de sa peau, est devenu d'un blanc d'ivoire. La langue du carnassier est une râpe qui, mieux qu'un scalpel, dissèque les chairs.

A quelques pas de là se trouve un sentier barré par un arbre récemment abattu par la foudre. Le tigre a dû profiter de cet obstacle, qui force les passants à en faire le tour, pour les attendre à l'abri d'un fourré et sauter dessus au moment où ils lui tourment le dos.

En effet, nous voyons çà et là des chapeaux défoncés, des morceaux de bols de riz, des lambeaux de vêtements. Tout laisse supposer que nous sommes en présence d'un véritable piège à hommes!!!

Nos coolies sont terrifiés, il est clair que, tant que ce danger demeurera suspendu sur leurs têtes, nous ne pourrons en tirer aucun travail. Je décide donc d'interrompre la reconnaissance et je leur promets de faire l'impossible pour venger les leurs.

Dans la journée, nos hommes capturent une



ON PROCÉDA ENSUITE AU DÉPOUILLEMENT DU TIGRE.

LA CHASSE AU TIGRE ⁽¹⁾

biche, grâce à une fosse habilement construite.

La pauvre bête nous servira d'appât pour l'affût du soir. Après le paon, les chevreuils et les biches sont le gibier préféré des tigres. Tapi dans le creux d'un rocher, le fauve guette patiemment sa proie et, d'un bond formidable, qui peut atteindre dix à douze mètres, saute



TOUS LES FAUVES DE LA FORÊT VIENNENT S'ABREUVER AU SEUL POINT D'EAU EXISTANT.

les trois âmes.

Et l'inhumation se termine. On place un toit de branchages sur le tertre, tandis qu'à grands pas, les assistants font le tour de la tombe en conjurant « le ciel » — c'est du tigre qu'il s'agit, — de ne plus faire de nouvelles victimes.

Cette cérémonie nous a vivement impressionnés, et c'est tout émus que mon compagnon et moi montons sur notre observatoire de nuit.

Vers huit heures, apparaît la lune, éclairant féeriquement le paysage.

Autour de nous plane un silence de mort qu'interrompt seul le craquement des feuilles sèches tombant des hautes cimes.

Dévorés par les fourmis rouges, nous appréhendons qu'un mouvement ne vienne à trahir notre présence.

Soudain, un léger bruit nous incite à retenir notre respiration.

Au milieu du torrent, à cent mètres de nous, sur la passerelle de troncs d'arbres, illuminé comme par un projecteur, le tigre s'avance majestueusement.

Il fait quelques pas encore, puis, apercevant la biche, qui tremble de tous ses membres, il s'arrête et s'étire avec volupté.

D'un mutuel coup d'œil, Valentini et moi nous nous sommes mis d'accord.

Ajustant longuement, les deux détonations se confondent.

Un bond formidable, et le tigre atteint la rive. Mais, renversé soudain sur le dos, il hurle et bat furieusement l'air de ses griffes. Descendant rapidement du mirador, nous l'achevons à bout portant.

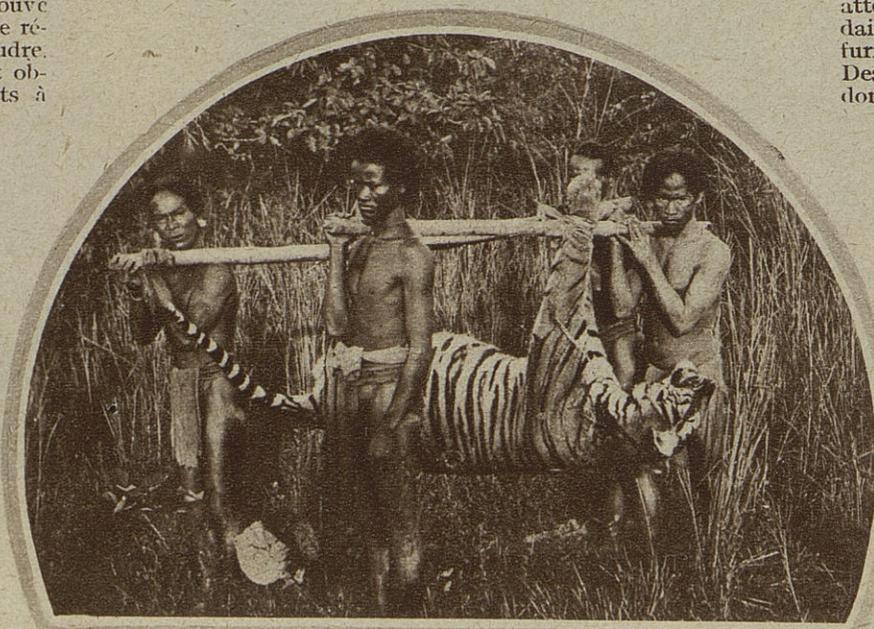
Accouru aussitôt, le Cai me demande la permission de flamber les moustaches du roi de la forêt.

Une croyance populaire attribue, en effet, à ces quelques poils une puissance magique : Tous ceux qui les touchent doivent, tôt ou tard, mourir empoisonnés.

L'animal mesurait deux mètres soixante de la tête à la queue.

On procéda ensuite au dépouillement, puis la peau fut roulée, introduite dans une touque à pétrole et dirigée sur la côte.

Rien ne s'opposait plus désormais à la continuation de notre mission. La confiance était revenue maintenant que le pauvre enfant était vengé.



L'ANIMAL MESURAIT DEUX MÈTRES SOIXANTE DE LA TÊTE À LA QUEUE.

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 228.

J'ai vu.

Les Femmes au Théâtre

NOS actrices sont encore, pour le simple bourgeois qui ne les apercevra jamais qu'à travers la lumière prestigieuse et souvent si trompeuse de la rampe, comme pour les professionnels, qui pourtant dans un commerce journalier sont à même de les juger, ornées d'un mystère attrayant. On se retournera toujours pour voir passer une comédienne, et, dans le regard de la femme la plus simple, la plus collet-monté, ou de l'homme le plus austère, il s'allume toujours une petite flamme de curiosité vers cette inconnue que l'imagination pare de tant de prestiges et de séductions. J'imagine que les revendications féminines leur sont assez indifférentes, elles vivent tranquillement et avec insouciance leur double existence d'interprète et de femme; leur temps se dépense entre des occupations professionnelles, singulièrement lourdes et absorbantes, et les nécessités d'une vie souvent fort difficile malgré des apparences dorées. Et cependant, ces êtres si exceptionnels, si bizarrement situés dans un monde imaginaire,

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 228.

où tout devient factice par une accoutumance irrésistible, à ce dédoublement permanent des personnalités et une éternelle exaspération de sensibilité, indispensable pour vivre plusieurs heures par jour avec d'autres âmes leurs rôles ou leurs personnages; malgré ces conditions les plus anormales, les plus dangereuses, la femme de théâtre garde, proportionnellement à celle des autres carrières, une très incontestable supériorité.

Elles sont courageuses; telle fille élégante, dont la vie molle, luxueuse, a fait une charmante paresseuse, sans courage même pour aller aux courses, à un plaisir, à une fête, n'hésitera jamais à se rendre, comme un soldat, à l'heure précise de son spectacle ou de sa répétition. Elles arrivent au théâtre de très bonne heure, pour des femmes qui ont veillé tard et que le soin et l'entretien de leur élégance obligent à des soins compliqués. Elles sont toujours gaies, alertes, pimpantes, disposées au travail; celle qui supporterait impatiemment quelque gêne dans sa vie journalière reste stoïquement cinq ou six heures sur ses jambes à attendre, dans un coin obscur, le moment de sa réplique; elle reprendra avec bonne grâce le même geste ou la même intonation, au gré du metteur en scène ou de l'auteur, quelquefois pas très fixés sur ce qu'ils désirent, et l'exception d'une révolte ou d'un coup de nerfs est toujours rare.

Il y a là une conscience, une endurance qu'on ne trouve certainement pas à un tel degré dans beaucoup d'autres professions féminines.

Elles sont braves, car dans ce terrible métier, à chaque première, c'est une bataille à livrer avec un public blasé, difficile, également prêt à mordre ou à acclamer, qui, s'il est souvent le plus emballé des

auditoires, se transforme avec la même facilité en une foule gouailleuse, quand elle n'est pas hostile.

Il faut avoir assisté à l'horrible cérémonie des débuts en province, à la torture infligée aux chanteuses paraissant pour la première fois devant un public de petite ville, pour apprécier la chicanière, la sournoise hostilité de ce premier contact et la férocité avec laquelle on décide de leur sort.

Elles sont courageuses; vous pouvez leur proposer le rôle le plus dangereux, le plus inquiétant, le plus antipathique en scène, elles défendront leur personnage ou les théories de l'auteur avec une vaillance de soldat.

Leur bienfaisance est infatigable. Là, la femme reparait tout entière; une comédienne n'est jamais sollicitée en vain pour une infortune. Vous les verrez toujours pressées à venir au secours de ce qui souffre.



Mussidora, l'étoile acclamée du Perchoir.



Mlle Jeanne Provost, la belle et charmante artiste, dont il est question pour un rôle important dans la nouvelle pièce d'un de nos meilleurs auteurs dramatiques.

Mlle Jeanne Renouardt, la vedette de Souris d'Hôtel, au théâtre Femina.



M^{lle} Parisys, et « l'as des blondes », et le plus joli qui soit.

es danseuses de music-hall où le personnel côtoie de beaucoup plus près la galanterie qu'au théâtre, mais, même dans le mieux tenu, avec des comédiennes charmantes, tout à fait réservées d'habitude à la ville, vous constaterez, dès l'heure des chandelles, un brusque changement de ton dans cette atmosphère spéciale, derrière le rideau tout bourdonnant de la voix du public ; elles ont des gestes, des tutoiements avec leurs camarades, une confiance, un abandon, une familiarité toute spéciale au milieu.

Et c'est bien ce laisser-aller qui a créé la légende des actrices sur les genoux de l'auteur, une coupe de champagne à la main, qui écarquille encore les yeux de M. Prudhomme ; elle est juste dans une certaine mesure, car l'auteur, le régisseur, les camarades ont sur la comédienne qu'ils coudoient une emprise que n'ont pas les autres hommes, et les protecteurs de ces dames qui se montrent parfois inquiets ou jaloux pourraient vraiment s'émouvoir, non pas de petits accidents inévitables lorsqu'il y a beaucoup de jeunesse mêlée, mais de cet abandon, de cette apparition chez leur bonne amie dès qu'elle est dans les coulisses, d'une créature qu'ils n'ont

Leur mentalité est à la fois extrêmement sommaire et d'une complication curieuse ; le dédoublement constant de leur personnalité, l'effacement journalier de leur moi, sous leur personnage, est un phénomène spécial aussi singulier que pour les hommes, que j'ai, bien des fois, fait remarquer aux auteurs pendant nos longues répétitions et nos travaux laborieux dont le public n'a aucune idée.

Telle fille de la plus pure honnêteté, intacte même, car il s'en trouve beaucoup plus qu'on ne le croit, qui, à la ville, mène littéralement une existence de jeune fille, devient subitement habile à simuler, à imaginer, à réaliser avec une espèce d'expérience apparente, de divination extraordinaire plutôt, les désordres de la passion et de l'amour, et, aussi vivement que les choses puissent être poussées dans les situations d'un ouvrage, elle s'adapte parfaitement et avec aisance à tout ce qu'on exigera d'elle en scène. La même jeune femme qui se livrera à la répétition sans aucune coquetterie, en sueur, les cheveux défaits, la robe dérangée, comme la blanchisseuse qui peine dans sa boutique, sitôt la répétition terminée s'en ira à la glace du foyer se « sucrer la gaufre », comme elles disent, rajuster ses cheveux, mettre un chapeau de cinquante louis et un manteau de zibeline, pour repartir, l'air délicat et impassible, vers son auto.

Elles sont, c'est leur seul défaut, d'une liberté d'allures assez grande et trop bruyantes ; on ne peut parvenir, par exemple, à obtenir qu'elles tiennent la porte de leur loge fermée.

C'est un mystère qui me mettait en rage. A la rigueur, on le concevrait

par faitement pour



M^{lle} Gabrielle Dorziat dans les Sentiers de la Vertu.

(Cl. Manuel.)

ANTOINE.

jamais connue et qu'ils ne connaîtront jamais.

Ne voyez pas ici la moindre trace de sévérité. Je voudrais, au contraire, chercher si nous ne sommes pas, nous, les hommes, les responsables de cette séculaire suspicion.

Est-ce Armande Béjard qui est coupable ou Lauzun papillonnant dans sa loge avec la familiarité et l'autorité d'un maître ? Presque tous les gens de théâtre, auteurs, directeurs, emploient à leur insu, près du personnel féminin, une autorité sans nuances et sans délicatesse, qui, trop souvent, leur interdit toute résistance et toute indépendance !

Je voudrais réussir à prouver qu'en dépit de nos libertés, au fond, la femme de théâtre est restée hors de la société. Est-ce que le mariage avec une actrice ne donne pas presque toujours une impression de mésalliance, de déclassement, alors que nous trouvons tout naturel d'épouser une femme sculpteur, une femme peintre ou une femme auteur ? N'a-t-on pas tenu pour une conquête extraordinaire le fait d'accorder la Légion d'honneur à nos grandes comédiennes, et n'a-t-il pas fallu que nos ministres y soient à peu près contraints par l'opinion publique ; encore ont-ils cherché presque toujours à couvrir la promotion attendue par d'autres titres empruntés à la bienfaisance ou au professorat.

Il faudrait que ces derniers vestiges d'un vieux passé disparaissent tout à fait, car de plus en plus, la comédienne actuelle se recrute, non plus seulement parmi des êtres que le hasard ou les aventures conduisent en marge de la société, mais dans toutes les classes. N'est-il pas logique, que désormais, elles rentrent tout à fait dans la normale ?

Il y a, évidemment aussi, un effort à leur demander, c'est certain, mais tenez que dans l'ensemble, leur honnêteté, leur droiture, la régularité de leurs mœurs sont certainement égales, sinon supérieures, à celle des autres catégories

M^{lle} Mary Garden vient de créer le principal rôle dans la Cléopâtre de Massenet. sociales. Il faudrait que par leur tenue, leur langage, elles fissent disparaître les derniers prétextes à un état de choses désuet, mais, nous, leurs compagnons de théâtre, donnons-leur un peu l'exemple du respect et de la tenue. Quand nous leur parlerons comme aux autres femmes, quand nous ne croirons plus que notre métier autorise toutes les familiarités, les tutoiements, quand nous leur parlerons aussi respectueusement qu'à celles que nous rencontrons au dehors, quand nous nous interdirons de les tenir d'avance pour conquises ou vassales, quand nous comprendrons que nous avons charge d'âmes avec toutes ces gamines, toutes ces femmes énervées, déprimées par une profession si spéciale qu'elle transforme la mentalité des hommes les plus intelligents et les plus sûrs d'eux-mêmes, nous les aurons un peu aidées, et nous aurons fait notre devoir.



L'équipe de foot-ball rugby, Stade Nantes, qui rencontra l'équipe Stade Français et ne fut battue que de quelques points après une belle résistance.



L'équipe du C. A. Périgourdin qui rencontra le 9 novembre une équipe mixte Racing-Ecole de Joinville. Paris la domina par la ligne arrière.



Sur la scène du Palais des Fêtes, M. Clemenceau, debout, lit son discours. A gauche et à droite du Président, MM. Millerand et Laugel.



Une maison du vieux Strasbourg.

On peut dire que le 4 novembre, au matin, au moment où, accompagné de M. Millerand, du général Humbert et du maire M. Peirotes, M. Clemenceau sortit de la gare de Strasbourg, il fut accueilli par le cœur de l'Alsace. Ce fut touchant de cordialité familière et dévouée à la fois : barrages de police rompus, mains tendues par centaines, visages heureux et confiants. Partout la joie la plus franche. Ce que fut le discours de



L'arrivée de M. Clemenceau et sa sortie de la gare.



M. Clemenceau regarde couler le Rhin.



M. Clemenceau visite le musée alsacien.

M. Clemenceau, le discours que l'Histoire appellera le Discours de Strasbourg, toute la presse — unanimement — l'a dit. Cet exposé large, clair, énergique des directions politiques, économiques et sociales à suivre par la France au lendemain de la victoire, a eu dans notre pays, à la veille de la consultation électorale, un énorme retentissement. Avant de mettre leurs bulletins dans l'urne, nombre de bons Français s'en souviendront !...

O N sonna à la grille d'entrée. M^{me} de Vercassière leva les yeux sur sa pupille qui brodait près de la fenêtre.

— Tu attends quelqu'un, Gilberte?

— Non, marraine, dit la jeune fille. C'est moi qui dois aller rejoindre mes amies sur la plage.

— Qui vient donc à cette heure?... Il n'est pourtant pas agréable de courir les routes avec cette chaleur accablante.

Gilberte souleva le brise-bise. Dans le parc éblouissant de soleil, au bout de l'allée que la réverbération rendait blanche comme de la craie, deux messieurs parlaient avec le concierge.

— Ce sont deux messieurs, marraine.

— Les Dalconsein, peut-être?...

— Non... des inconnus pour moi... un vieux et un jeune... D'ailleurs, nous allons savoir, car ils se dirigent par ici.

M^{me} de Vercassière posa son livre et vint examiner les visiteurs. C'était une grande dame au nez bourbonien, à labouche gourmande. Ses yeux voulaient être sévères; leur regard était surtout naïf.

Elle approcha ses cheveux blancs des cheveux d'or de sa pupille.

— Je ne les connais pas non plus, ma chérie. Mais nous voyons tant de monde à Paris...

La jeune fille réprima un sourire. Certes, elles voyaient beaucoup de monde. Les Dalconsein, toujours bourrés de chiffres, les Guignemare, guidés comme s'ils eussent porté les cuirasses de leurs aïeux; les Galifray de la Battut, avec leurs neuf filles, et sans le moindre garçon; les Dupont-Dubernet, dont le rejeton, orgueil de la Cour des Comptes, louchait abominablement — et bien d'autres du même acabit. Mais jamais, non, jamais Mme de Vercassière ne recevait de jeunes hommes aussi séduisants que celui qui gravissait les marches du perron.

Quelques minutes plus tard, le valet de chambre remit une carte à Mme de Vercassière. Elle déplia son face à main, lut avec curiosité, et manifesta aussitôt une agitation insolite.

— Ah! mon dieu... c'est impossible maintenant... la maison est tellement en désordre... Prestement, Gilberte happa la carte au vol et lut à son tour:

M. THEOPHILE GARANDET
de l'Académie Française,

présente ses respectueux hommages à madame de Vercassière, et se permet de solliciter la permission de visiter la Villa des Arbouses où son maître Gustave Pilon écrit des chefs-d'œuvre.

La jeune fille s'écria:

— Oh! oui, marraine recevez-les.

La vieille dame s'affolait, tournait avec vélocité autour d'une chaise.

— Y penses-tu?... Théophile Garandet, de l'Académie Française!... Nous sommes mises comme des chiffonniers!...

— Je t'assure que non, marraine... cette robe te va très bien.

C'était un pur mensonge, car la robe allait très mal, M^{me} de Vercassière s'obstinant à s'habiller trop jeune.

— Petite rouée!... tu veux voir Théophile Garandet?...

— Oui, marraine, cela me ferait plaisir.

M^{me} de Vercassière se résigna avec un sourire hypocrite.

— Jean, faites entrer...

Le valet de chambre disparut. Folle de joie, Gilberte sauta au cou de la vieille dame.

— Merci, marraine!... Je suis bien contente.

Une volte-face l'amena devant la glace. N'était-elle pas dépeignée?... Non, ses cheveux moussaient joliment autour de son masque de petite faunesse, dont les grands yeux pers riaient toujours.

M^{me} de Vercassière se précipita vers la bibliothèque, pour jeter sur un guéridon, bien en



GILBERTE SERVAIT JACQUES MAILLARD, LEUR CONVERSATION FUT TROUBLANTE...

Le Pèlerinage Littéraire

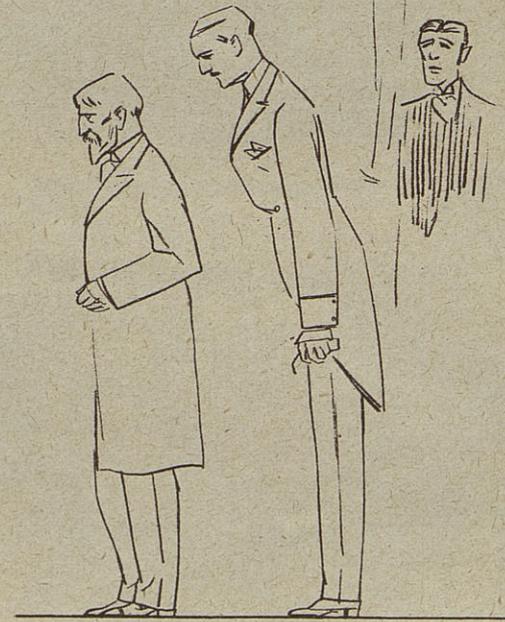
- Conte inédit par René PUJOL -

évidence, la *Poule aux œufs d'or*, le dernier vient-de-paraitre de l'Académicien. Puis elle s'allongea noblement dans une bergère, au moment où le valet de chambre annonçait:

— M. Théophile Garandet... M. Jacques Maillard...

Naturellement, la première révérence de Gilberte fut pour l'immortel. Elle jugea que c'était un monsieur correct, bien conservé pour son âge, qu'il avait une barbe poivre et sel, plutôt sel que poivre, soigneusement calaminée, et l'œil fort vif. Mais enfin, ce n'était plus un jeune homme, et malgré son talent, il devait être au tennis d'une infériorité flagrante.

M. Jacques Maillard, qui fut gratifié d'un salut moins cérémonieux, était parfait. On ne détaille pas un garçon parfait. On voit en bloc qu'il est glabre, qu'il a de beaux yeux, que ses cheveux ondulés découvrent un front superbe, qu'il porte spirituellement la jaquette et que son pantalon a deux plis d'une émouvante rectitude. Et avec cela, modeste, replié derrière le Maître comme pour s'excuser de



... M. THEOPHILE GARANDET ... M. JACQUES MAILLARD

l'avoir suivi, et pour signifier:

— Vous savez, moi, je ne compte pas, je ne suis que menu fretin... C'est lui, Théophile Garandet... Pardonnez-moi d'être dans son sillage...

Mais le maître ne l'entendait pas ainsi. Il parlait déjà de son secrétaire, il disait à l'hôtesse:

— Un littérateur d'avenir, à l'observation originale et scrupuleuse. Il est tellement doué que j'en suis jaloux.

— Oh! cher maître, protestait le secrétaire.

M^{me} de Vercassière était heureuse. Elle pensait à clouer une étoile de première grandeur au firmament de son salon de Paris. Et de plus en plus laudative, parce que les compliments n'avaient pas l'air de déplaire au maître, elle parlait de son roman de prédilection, de son livre de chevet, de la *Poule aux œufs d'or*.

— Tenez, cher maître... je le relisais précisément pour la vingtième fois tout à l'heure... le voici sur ce guéridon.

Théophile Garandet tira un stylographe de sa poche, et barra la page de garde d'une dédicace à faire pâlir de jalousie la mère Galifray de la Battut, qui se glorifiait d'avoir été reçue une fois par Anatole France, en qualité de quêteuse pour l'Œuvre des Aïssaous atteints de la pituite.

Il y eut d'interminables remerciements. Le maître essayait de tarir le flot d'un geste de sa dextre, comme pour sucrer des fraises; mais M^{me} de Vercassière était lancée, et seule l'apparition du thé la calma.

Le maître refusa pour la forme, jurant que s'il avait prévu les ennuis et le dérangement qu'il causait, il ne se fût point introduit chez ces dames avec le sans-gêne d'un dragon des dragonnades. Finalement, il accepta une tasse de ceylan, avec un cyrrhus de lait et un zeste de citron.

Gilberte servait Jacques Maillard. Leur conversation fut troublante.

— Là, là... merci, dit le secrétaire.

— Combien de morceaux?

— Deux, mademoiselle.

— Du lait?

— Merci.

— Du citron?

— Merci.

Cela, ce sont les mots, et rien de plus. Mais il y eut des sourires, des regards, et une imperceptible insistance sur le dernier merci, prononcé à mi-voix et terminé par un doux sifflement, qui précéda lui-même un soupir discret.

Ils dévorèrent tous les gâteaux au gingembre. Théophile Garandet avoua qu'il était gourmand. Les grands hommes ont de ces faiblesses. Il accepta une seconde tasse de thé, et tout en tournant la cuiller dans le liquide ambré, il observa gentiment:

— Votre aimable accueil me fait presque oublier, madame, que Maillard et moi nous sommes en pèlerinage littéraire.

— Nous commencerons la visite quand il vous plaira, cher maître, dit M^{me} de Vercassière.

Elle se gargarisait avec le « cher maître », qu'elle prononçait en grasseyant comme un perroquet.

La villa des Arbouses, que Gustave Pilon avait fait construire tout près de la plage, au seuil de la forêt, était une grande maison du style basque, avec des pièces immenses et des fenêtres partout. L'écrivain passait à Royan la moitié de l'année; il avait accumulé dans sa villa les objets d'art et les meubles anciens, de sorte que le séjour y devait être infiniment agréable. C'est la remarque que fit Jacques Maillard à Gilberte.

— Oui, dit-elle avec une moue espiègle; c'est fort bien, mais on ne danse jamais.

— Vous aimez les danses américaines, mademoiselle?

— Toutes les danses... et vous, monsieur?

Il lui décocha un regard oblique :

— J'aimerais surtout celles que vous daigneriez m'accorder, mademoiselle.

Et comme elle se taisait, pas fâchée tout de même, il ajouta :

— Nous aurons demain un five o'clock au Casino de Foncillon... Me réserverez-vous le premier fox-trott ?

— Oui monsieur, mais surtout ne croyez pas...

— Quoi donc, mademoiselle ?

— Rien.

La voix de Théophile Garandet s'élevait :

— Voyez donc, Maillard, si mon vénéré maître aimait la splendeur... Que pensez-vous de ce Courbet et de ce Gauguin ?...

— Admirables, cher maître.

— Et ces tapisseries d'Aubusson !... Elles représentent une petite fortune... Madame, ce salon est splendide.

M^{me} de Vercassière, flattée, poussait une porte.

— Voici le cabinet de travail.

— Ah ! le sanctuaire... dit Théophile Garandet avec émotion.

Il entra sur la pointe du pied, comme dans une cathédrale.

Cinq fenêtres éclairaient le cabinet qui occupait la majeure partie du rez-de-chaussée. Deux donnaient sur la mer et trois sur le parc.

Le meuble était Louis XVI, d'une pureté merveilleuse. Des glaces de Venise ornaient les panneaux, quelques gravures de Huet s'accrochaient aux boiseries, et une somptueuse pendule de bronze ciselé, flanquée de deux hauts candélabres de Cellini, chargeait la tablette de la cheminée.

— Quelle harmonie !... s'exclamait l'académicien. Comme tout est dans l'esprit de Gustave Pilon !... Mais qu'est-ce ceci ?



— FICHTRE !... JE N'AI JAMAIS RIEN VU DE SEMBLABLE... C'EST UN TRÉSOR QUE VOUS AVEZ LÀ, MADAME.

Près d'une fenêtre, il désignait un humble bureau d'écolier, en bois blanc maculé et tailladé. Sur ce bureau se trouvaient une fiole d'encre de dix centimes et un porte-plume rouge au bout tout rongé.

— La table favorite du romancier ! fit M^{me} de Vercassière avec emphase.

— C'était attendrissant. Et ils s'attendrèrent.

— Je le vois, disait Théophile Garandet, le front dans sa main, le regard errant sur la cime des pins et la crête des vagues... Je le vois, martelant ces planches de son poing puissant...

Je le vois enfin, écrivant fougueusement, d'abondance, jusqu'au point final, car au contre de Flaubert, il ne raturait jamais... Et quand il était las, il quittait sa place, il se promenait de long en large...

L'immortel mimait son évocation, se promenait lui-même de long en large, épié béatement par M^{me} de Vercassière.

— Il s'emplissait l'âme de beauté !... reprenait avec force Théophile Garandet. Il com-

Vercassière avaient fait assaut de goût et de compétence. Les émaux de la petite vitrine valaient plusieurs centaines de mille francs.

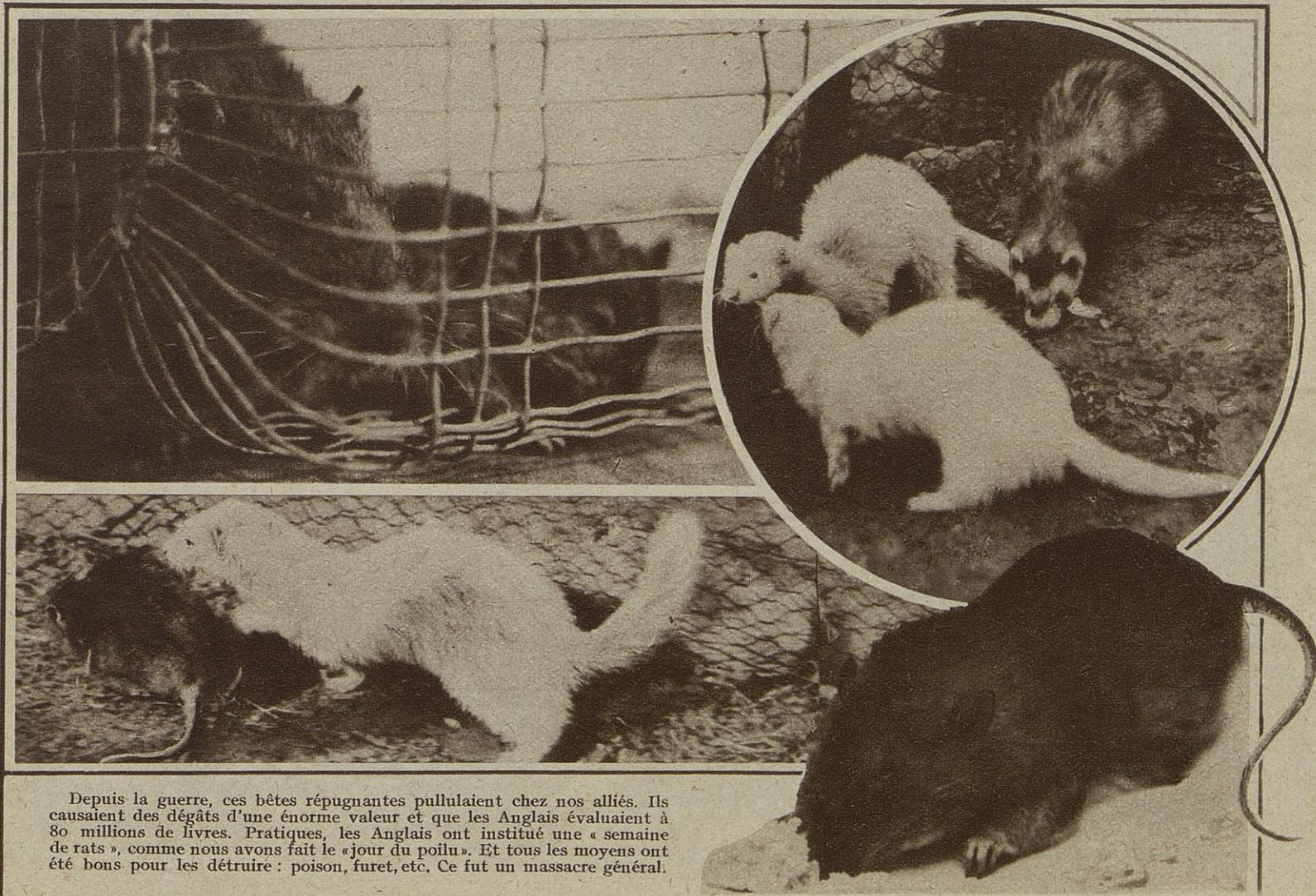
En les admirant avec le recueillement convenable, Jacques Maillard, qui décidément ne manquait pas de hardiesse, effleura le bras nu de Gilberte, ce qui fit faire à cette dernière un brusque mouvement de retrait, au bout duquel Théophile Garandet se trouva gratifié d'un violent coup de coude au creux de l'épigastre. Nous devons loyalement reconnaître qu'il pâlit de douleur, mais encaissa sans souffler mot. Il s'éloigna des émaux, voilà tout.

Le parc les reçut, avec ses orgies d'hortensias blancs, sur lesquels des hibiscus pleuraient des pétales de sang. La roseraie les retint longtemps, puis le belvédère les attira.

(A suivre.)

RENÉ PUJOL.

L'ANGLETERRE DÉCLARE LA GUERRE A SES QUARANTE MILLIONS DE RATS



Depuis la guerre, ces bêtes répugnantes pullulaient chez nos alliés. Ils causaient des dégâts d'une énorme valeur et que les Anglais évaluaient à 80 millions de livres. Pratiques, les Anglais ont institué une « semaine de rats », comme nous avons fait le « jour du poilu ». Et tous les moyens ont été bons pour les détruire : poison, furet, etc. Ce fut un massacre général.

J'ai vu.

LES STOCKS AMÉRICAINS SONT-ILS A LA DISPOSITION DU PUBLIC ?



En dépit des approvisionnements formidables de toute nature : vêtements, vivres de réserves, machines de toutes sortes que les Américains nous ont laissés au prix coûtant — et en prodigieuses quantités — (certains de ces dépôts, comme à Saint-Nazaire, équivalent au chargement de 500 trains de marchandises) le prix de la vie ne baisse pas. Le public se plaint de ne pouvoir encore s'approvisionner à ces prodigieuses réserves. On sait notamment qu'il se trouve dans ces dépôts 4 à 5 millions de couvertures de laine, c'est à peine si quelques milliers ont été vendus aux acheteurs.

LE TEMPLE DE MERCURE ⁽¹⁾

Les spéculations honteuses et le dérèglement de toutes les opérations déterminèrent enfin le pouvoir royal à régulariser le marché des valeurs.

Un arrêté du Conseil fut pris le 24 septembre 1724, portant établissement d'une Bourse dans la ville de Paris pour les négociations des lettres de change, billets au porteur et à ordre, d'autres papiers commerciabiles et des marchandises et effets, et aussi pour y traiter des affaires de commerce, tant de l'intérieur que de l'extérieur du royaume.

La première Bourse officielle fut installée rue Vivienne, dans l'hôtel de Nevers, détaché du Palais Mazarin où un vaste préau et des galeries lui furent réservées.

Fermée à la suite du décret du 3 mai 1791, qui ordonnait la liquidation des charges, et l'arrêt du Conseil d'État du 11 juillet 1791 qui permirent au remboursement en papier d'État des 6 millions de livres représentés par la finance des 60 charges d'agent de change, la Bourse fut réouverte en 1795 pour éviter la débâcle du papier de la République. La Bourse se tenait alors au Louvre dans les anciens appartements d'Anne d'Autriche, puis elle se transporta à l'église des Petits-Pères (Notre-Dame des Victoires). Le 23 frimaire de l'an IV, un arrêté du Directoire ferma la Bourse qualifiée de repaire des brigands, parce que le louis d'or y était coté 3 950 livres en assignats!

A titre de curiosité, les valeurs qui étaient cotées en Bourse à cette époque étaient les suivantes: Louis d'or; Or fin; Or en barre; Lingot d'argent; Argent monnayé; Numéraire; Inscription des rentes jouissance 1^{er} germinal an IV; Bons au porteur (du trésor); Billets de la Loterie; Café de la Martinique; Sucre de Hambourg; Sucre de Marseille; Savon de fabrique; Bougie du Mans; Chandelle; Huile d'olive.

Certes, le tableau de la Bourse aujourd'hui comporte autre chose!

Jusqu'en 1809, la Bourse resta dans l'église des Petits-Pères, elle se transporta alors au Palais-Royal, son dernier séjour avant d'occuper son palais actuel.

PARQUET ET COULISSE

A la Bourse de Paris, les transactions s'opèrent officiellement par l'intermédiaire des agents de change au nombre de soixante-dix dont la réunion constitue ce qu'on appelle le *parquet*.

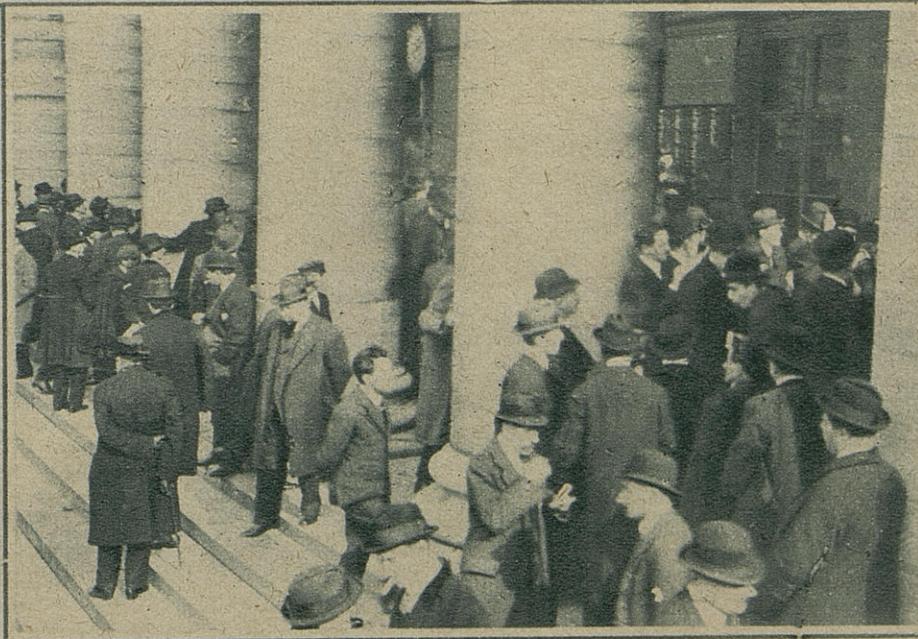
L'agent de change est un officier ministériel assermenté et nommé par décret du Président de la République sur la proposition du ministre des finances. Les agents de change entrent en bourse à midi et y restent jusqu'à trois heures. C'est ce qu'on appelle la Bourse officielle dont l'ouverture et la clôture sont annoncées par un coup de cloche.

Avant la guerre, l'emplacement réservé aux agents de change dans le grand hall de la Bourse était partagé en cinq compartiments: la corbeille centrale, où ils s'occupaient en personne des obligations à terme, et quatre autres corbeilles réservées aux principales valeurs à terme dont le Rio Tinto et l'Extérieure. Maintenant, depuis la disparition légale du marché à terme, il n'y a plus de corbeilles; les transactions se font directement au comptant entre commis en des emplace-



DEVANT LE TABLEAU DES VALEURS UN JOUR DE « MOUVEMENT » : A LA BOURSE

ments réservés à cet usage, près des sorties donnant sur la façade de la rue de la Victoire. L'agent de change, aussi bien que ses commis, doit effectuer ses opérations à haute et intelligible voix et les inscrire sur un carnet spécial timbré par la chambre syndicale, faisant foi en cas de contestation. Malgré le monopole concédé aux agents de change par l'article 76 du code de commerce, les spéculateurs et capitalistes peuvent cependant faire leurs affaires les uns avec les autres, directement et sans intermédiaire. Ces opérations à côté ont nécessité la formation à l'ombre de l'organisation officielle des agents de change d'un marché libre officieusement reconnu et appelé *Coulisse* ou *Marché en banque* ou *Marché libre*, où certains font leurs propres affaires et la plupart opèrent pour le compte de tiers en prélevant des courtages. Il y a trois coulisses: les rentes, les valeurs et le marché au comptant. Les *coulissiers* ou *banquiers* n'opèrent pas toujours en personne: ils ont des teneurs de carnet. Ce sont précisément ces teneurs de carnet qui font



SUR LES MARCHÉS DU TEMPLE OÙ DES DIZAINES DE MILLIERS DE TITRES ET DES MILLIONS DE FRANCS CHANGENT PLUSIEURS FOIS DE MAINS EN QUELQUES HEURES.

ce vacarme incompréhensible pour les profanes, mais qui s'explique par les nécessités que les coulissiers ont de se faire entendre pour l'offre et la demande.

Dans ce Temple de Mercure des dizaines de milliers de titres et des centaines de milliers de francs changent plusieurs fois de mains en moins de trois heures.

Maintenant pour ceux qui n'ont pas les moyens de faire des transactions dans le Hall ou sous le péristyle, ils peuvent se donner l'illusion d'être capitalistes en achetant pour dix ou vingt sous des titres périmés, au bas des marches, près des grilles du métro, à la Bourse des *Pieds Humides*! Qui sait! le hasard de la spéculation est si grand qu'un matin ils pourraient se réveiller millionnaires.

HENRY COSSIRA.

Le Marchand d'illusions

J'ai dans ma chambre quelques photographies où je puis me voir en costume de bal, de ville ou de tennis, en train de rire, de lire et de rêver.

Je regarde ces jeunes femmes avec admiration! Elles sont, toutes, très jolies.

Vous ne me croiriez pas si je vous disais que mon physique n'y est pour rien. Hélas! je dois confesser qu'il n'y est pas pour grand chose...

Car mon photographe n'est pas que l'artisan servile du bromure et du soleil. Il est artiste, très artiste, trop artiste...

C'est le roi de l'attitude et le prince du geste. Il m'indique où je dois diriger mon regard pour que mes yeux paraissent plus grands et plus profonds. C'est lui qui a trouvé la moue qui rend mon sourire mélancolique et tendre. Lui, encore, qui a combiné le désordre habile de mes cheveux. Il ne copie pas, il crée.

Racine, a-t-on dit, peignait les hommes comme ils sont et Corneille comme ils devraient être? Plus fort que Racine et que Corneille, mon photographe peint les femmes telles qu'elles voudraient être...

Je possède, aussi, une humble photographie qui date des temps troublés où j'étais infirmière à la Croix-Rouge d'Epinal. Je vois encore la petite boutique, sur les quais, où un monsieur à longs cheveux... et à pellicules (excusez-moi, je ne l'ai pas fait exprès) me fit asseoir sur un tabouret de piano.

Quatre jours après, je recevais l'épreuve. Pour une épreuve, ce fut une épreuve! Elle n'avait pas volé son nom.

— « C'est tout à fait toi, » me dit une petite camarade.

Jalouse, va! Comme si c'était moi, avec ces petits yeux, ce long nez...

Pauvre petite photo d'Epinal! Je ne l'ai jamais envoyée à mes filleuls. Elle dort dans un sombre tiroir, et je la sors les jours de spleen, où quand je veux faire une cure d'humilité.

Qui a raison? Le photographe d'Epinal, ou celui de Paris?

— Celui d'Epinal; parce qu'il montre la vérité.

— Non, monsieur, non, madame, c'est l'autre, la vérité? Ecoutez Musset:

Quand j'ai connu la vérité, J'ai cru que c'était une amie; Quand je l'ai comprise et sentie, J'en étais déjà dégoûté.

Quelle tristesse! Béni soit mon photographe parisien, magicien qui m'a faite belle, divin menteur, marchand d'illusions.

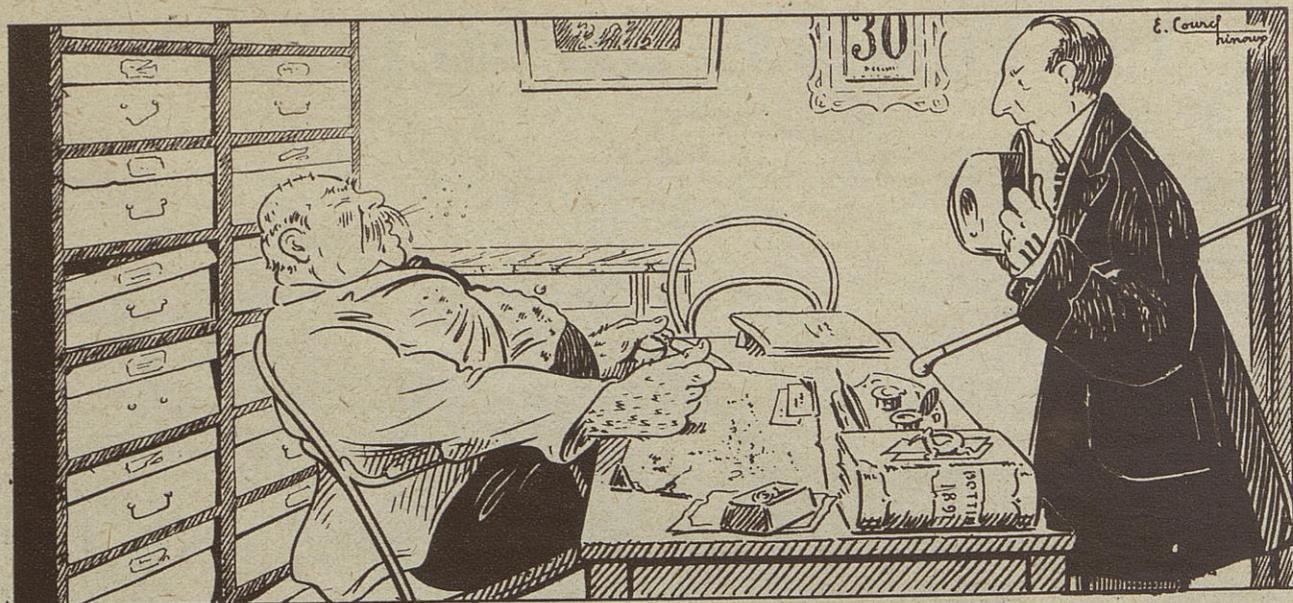
Illusion!... Brrr! qu'est-ce que ça serait qu'une vie sans illusion?

Et puis, quand je serai vieille et me consolerais avec des souvenirs d'autrefois, je regarderai mon image ancienne et je ne douterai plus, alors, que j'étais tout à fait ainsi.

Déjà, ma foi, je ne doute que peu, fort peu, à peine...

CLARICE.

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 228.



— VOUS VEZ POUR UN PRÊT ?

SI VOUS VOULEZ VOUS MARIER ? (Mariage riche, Discretion garantie)

LES restaurants sont hors de prix et leur cuisine, comme chacun sait, détraque l'estomac. Ma femme de ménage me demande trente sous de l'heure. Mon linge quand même est mal raccommodé et il y a des chenilles derrière mes meubles. Si je rentre tard, il me semble pénétrer dans une glacière, personne n'étant là pour allumer le feu et l'entretenir. Et puis l'âge vient et les cheveux s'en vont. Il serait peut-être temps de faire une fin. Si je me mariais !

Oui, mais avec qui ou contre qui, comme on dit dans les comédies légères ou les dialogues spirituels des journaux amusants. Des jeunes filles, j'en connais. Personne n'ignore que la France compte plus de femmes que d'hommes, mais que voulez-vous, j'aime l'inédit, le jamais vu. Suivre le conseil des amis qui connaissent « une jeune fille ravissante à placer » ; je me méfie toujours. Mon Dieu, pourquoi ne pas s'adresser aux agences matrimoniales. J'ouvre le Bottin et je lis sous ce chapitre une dizaine d'adresses toutes suivies de la formule « mariages riches par grandes relations ».

Un mariage riche, en ces temps de vie chère... Chaussons des gants, mon garçon, et allons voir M. Frange ou M^{me} de Gaseline.

Je choisis M. Frange. Une femme me gênerait.

M. Frange habite dans une petite rue du faubourg Saint-Denis. L'immeuble, dont le seuil est flanqué d'un charbonnier à droite et d'une fruitière à gauche, laisse voir au fond d'une cour noire l'atelier vitré d'une cartonnerie.

— M. Frange, me dit le concierge qui me dévisage d'une manière fort gênante. Escalier B, deuxième, porte en face.

Un petit paillason de corde à bordure rouge est placé de travers devant la porte sur laquelle est clouée une plaque estampée de la largeur d'un doigt : « Cabinet Frange ».

— M. Frange est-il là ?

La vieille sorcière en savates qui m'ouvre ne répond rien et se contente d'ouvrir une porte vitrée. « Si vous voulez entrer au salon », soupire-t-elle.

Le salon est grand comme un cabinet de toilette. C'est merveille qu'on ait pu faire entrer dedans les fauteuils et le canapé de moquette orientale pourris par le temps et qui étaient avant la guerre les sièges les plus économiques du monde. Une lampe de cuivre à pied avec dessus de marbre est poussée dans un coin, coiffée d'un abat-jour rose brûlé et

poussiéreux. Sur la table guéridon, recouverte d'un vieux tapis, sont jetés les derniers *Pêle-Mêle* de 1914 avec les coins crasseux, déchiquetés et enroulés.

— Monsieur ?

Une porte s'est ouverte, dissimulée derrière une portière toujours orientale. M. Frange attend que je veuille bien passer dans son cabinet.

M. Frange est gras. Ses mains velues et



ET PUIS L'ÂGE VIENT ET LES CHEVEUX S'EN VONT.

douteuses caressent un coupe-papier d'un air avantageux. La tête chauve a un air répugnant et la moustache est toute imbibée de salive. Il s'est renversé dans un fauteuil. « Vous venez pour un prêt ? » me demande-t-il.

Je l'aurais juré. M. Frange prête à la petite semaine.

— Non, monsieur. C'est pour un mariage. Il s'est levé et a pris un livre énorme. Il trempe maintenant sa plume dans l'encre et

m'interroge : « Votre nom ; je vais vous inscrire. » Mais je déclare désirer d'abord quelques explications. M. Frange repose sa plume et me regarde, attentif. J'ai toussé. Décidément, je suis très gêné de me trouver là.

— Voici, monsieur. Je désirerais me marier. Je suis sans fortune. Je suis avocat et — en souriant — avocat sans cause. Je souhaite donc de me marier pour pouvoir m'installer et mettre de l'ordre dans mes affaires. Est-ce possible ?

— Très possible. Combien désirez-vous ? Oui, combien désirez-vous de dot.

Pour ce que cela me coûte :

— 500 000 francs, monsieur.

— J'ai quelqu'un qui vous irait très bien, 300 000 seulement. Mais cela vous irait quand même.

— Et la personne est honorable, pas trop laide ?

— Elle est charmante. Son père est un distillateur des Charentes. Des gens très pieux. A ce propos, allez-vous à l'église ?

— J'irai, monsieur, j'irai.

Il prend un air paternel : « Il le faudra ».

Je reste muet une seconde. C'est au tour de M. Frange de m'attaquer. « Et vous, famille honorable ? Vous me dites que vous êtes sans argent, mais votre tenue est correcte. Je vois ce que c'est. On est fâché avec le papa, des fredaines, hein, mais ça s'arrangera. Quelle est la situation de votre père ? Vous comprenez : ici vous êtes chez un confesseur. »

J'ai pensé à cette question et mon roman est échafaudé.

— J'ai perdu, monsieur, ma mère très jeune. Mon père — je glisse un soupir — est parti peu après on ne sait où avec une chanteuse de café concert. Ma grand'mère m'a élevé. Malheureusement elle est morte. Un de mes oncles, le frère de ma mère, a bien voulu m'envoyer quelques sous pendant la guerre et m'héberger chez lui à son retour. Depuis, il me donne encore un peu d'argent de poche, après m'avoir nippé correctement. Mais cela est provisoire. Un jour ou l'autre je serai sur le pavé. C'est pourquoi avant...

Je n'ai pas à prendre la peine d'insister. M. Frange a compris.

— Et votre oncle, représente-t-il bien ? me demande-t-il.

Je me retiens pour ne pas rire.

— Il est conseiller du commerce extérieur et officier de l'instruction publique.

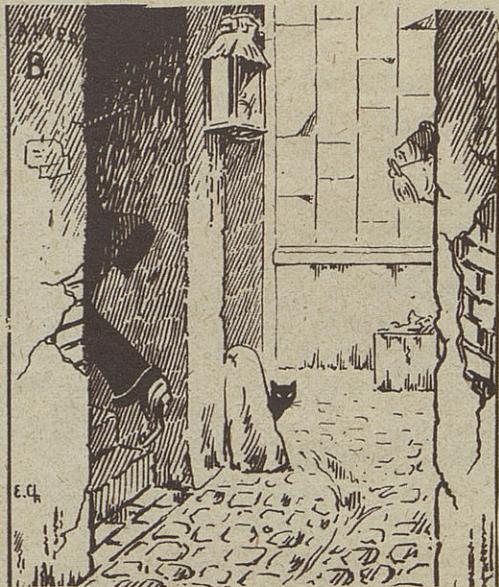
M. Frange incline la tête. « Ce sont des titres. »

J'ai vu.

Puis, soudain, se soulevant, il se penche vers moi et examine le revers de mon pardessus. « Et vous, êtes-vous décoré ? Croix de guerre. C'est ennuyeux que vous n'avez pas pu décrocher la Légion d'honneur. »

J'admire l'inconscience de cette canaille et souris poliment.

— Maintenant, monsieur, une petite question. Si je donne suite à la proposition que



ESCALIER B, DEUXIÈME PORTE EN FACE.

vous me faites, concernant la fille du distillateur et qu'elle me convienne.

— Si elle ne vous convient pas, interrompt-il empressé, j'en ai d'autres aussi intéressantes, quelques-unes avec faches, mais, hein !

Je poursuis ma petite idée.

— Combien me faudra-t-il vous remettre ? Et quand ? Tout de suite ou après le mariage ?

— Après, affirme M. Frange, royal. Après.

Et très vite : « 10 pour 100 ».

— C'est-à-dire 30.000 francs. Mais si l'argent est placé de telle façon que...

— Je vous donnerai du temps, m'explique-t-il.

— Mais, tout de même, si mon beau-père surveille mes finances, ce peut être difficile à distraire « en douce » 30 000.

— Mon garçon, vous vous débrouillerez.

M. Frange commence à devenir familier. Je le regarde dans les yeux.

— Et si je ne vous payais pas. Vous iriez raconter cela à mon beau-père ? Il me semble que vous seriez drôlement compromis. Car lui aussi doit vous verser de son côté une petite commission.

— Pas du tout, tranche M. Frange. Ce monsieur ignore complètement que je m'occupe du mariage de sa fille. Maintenant si vous étiez assez malhonnête pour ne pas me rétribuer loyalement, comme il sera convenu entre nous...

J'interromps ici M. Frange :

— C'est une simple question. Une curiosité. Vous devinez bien que si j'avais vraiment cette intention, je ne serais pas assez sot pour vous en faire part d'avance.

— Naturellement, conclut M. Frange, à qui je commence de parler le langage qu'il comprend.

Il reprend. « Notez que dans nos affaires, cela arrive ces choses-là. Tenez — et il pousse un gros cahier cartonné devant moi. — Vous pouvez ouvrir, lire. C'est la liste des personnes qui ne m'ont pas réglé. Vous trouverez là leur nom et leur adresse avec toutes sortes d'indications dont vous pouvez vous régaler. »

J'écarte le cahier. « Tout le monde n'est pas aussi discret, continue le bonhomme. Les gens ont peur que je les ajoute à la liste et ils payent. Voyons, monsieur, dois-je vous inscrire ? Ce n'est pas cher : quarante francs. Je vous montrerai le portrait de M^{lle} Agathe. Elle s'appelle Agathe. »

— Encore une question. Vous me dites que le père de M^{lle} Agathe ignore absolument notre combinaison. Je ne comprends pas.



...SUR LAQUELLE ON DISTINGUE UN VISAGE ORDINAIRE BAINÉ DANS L'OMBRE.

Comment savez-vous que M^{lle} Agathe est à marier et comment pouvez-vous me présenter à elle ?

L'air et le ton de M. Frange ont changé. Il se méfie.

— Monsieur, prononce-t-il, les deux mains posées sur ce gros livre d'inscription qu'il attend le moment d'ouvrir, vous êtes singulièrement curieux. Je ne peux pas vous révéler le secret de mes affaires.

— Oh ! monsieur, il n'y a pas de secret. Je crois deviner juste. M^{lle} Agathe a dans son

entourage une amie besogneuse qui s'est adressée à vous, à qui vous verserez sa petite commission et qui me présentera aux parents de la demoiselle.

M. Frange, impassible, a ouvert son livre :

« Je vous inscris, je ne vous inscris pas ? »

— Si, inscrivez-moi.

J'avance mon argent.

— Je vous remercie, dit M. Frange. Dix p.



LE PÈRE FRANGE A DU SE FAIRE DU BON SANG EN ARPENTANT LE HALI, DU QUAI D'ORSAY

quarante : cinquante, nous sommes bien d'accord.

— J'approuve. Mais je voudrais bien voir M^{lle} Agathe.

M. Frange s'est absenté un moment.

J'ai tout de même ouvert le fameux cahier de chantage. « X... boucher, rue Ordener. Sa femme nie, fille mère. L'enfant vit dans le ménage. »

Je m'arrête, écoeuré.

Frange est revenu et me présente la photo de M^{lle} Agathe. Photographie très adroite sur laquelle on distingue un visage ordinaire baigné dans l'ombre. L'épreuve est encore si poussée qu'il est impossible de rien distinguer.

— N'est-ce pas, me dit Frange ? Elle n'est pas mal.

— Où habite-t-elle ?

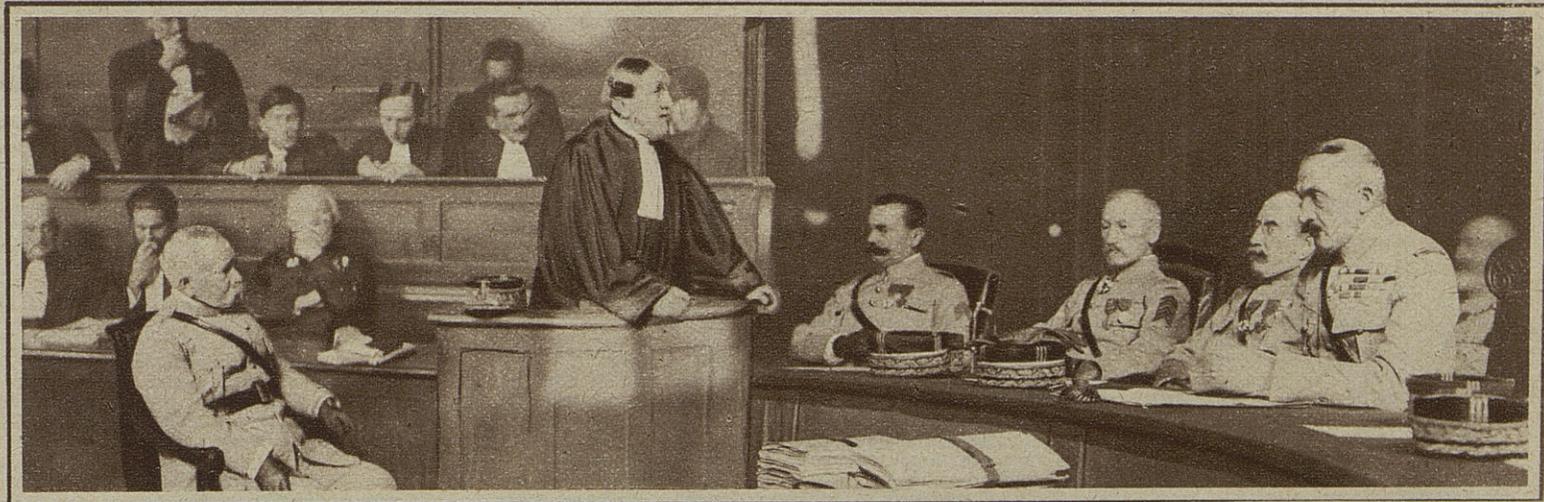
— Vous voulez aller la voir. Eh bien ! il a consulté un agenda je vous attends samedi 5 heures, quai d'Orsay. Vous pourrez être rentré à Paris lundi en voyageant de nuit.

Je dis oui.

— Bien entendu, m'explique Frange en me quittant, les frais de voyage, les vôtres et les miens — en seconde, n'est-ce pas — sont à votre charge.

ANDRÉ GRIMAUD.

LE GÉNÉRAL FOURNIER QUI RENDIT MAUBEUGE PASSE EN CONSEIL DE GUERRE



G^{ral} FOURNIER

M^e HENRI ROBERT

G^{ral} MAISTRE

On sait qu'en dépit des protestations du G^{ral} Fournier et de son éminent défenseur M^e Henri Robert, l'affaire a été renvoyée à une date indé-

minée, pour être jugée en même temps que celle de huit officiers inculpés. Le conseil de guerre, à défaut d'un maréchal, était présidé par le G^{ral} Maistre.

La Science pittoresque

LE BOEUF A CORNES MOBILES

On n'a pas idée, dans nos régions, qu'il puisse exister des animaux, des boeufs dont les cornes tiennent seulement au crâne par la peau. Cependant on en rencontre un peu partout, en Afrique, au Dahomey, en Abyssinie, à Madagascar, etc. Cependant cette particularité n'appartient pas à une espèce spéciale; on la rencontre au milieu du troupeau dont la majeure partie des individus sont pourvus de cornes solidement plantées. Il est vrai que l'on a remarqué également, dans ces troupeaux, des animaux sans cornes et d'autres ayant les cornes atrophiées. Les cornes mobiles ne se comportent pas toutes, d'ailleurs de la même manière vis-à-vis de leurs porteurs. Les unes se contentent d'osciller simplement sur leur base, mais d'autres pendent lamentablement de chaque côté de la tête.

HUILE DE TOMATE HUILE DE RAISIN

L'alimentation française utilise annuellement 500 000 tonnes de tomates fraîches pour la préparation des sauces et extraits.

Or, cent kilogrammes de tomates fraîches ainsi traitées laissent aux cuisiniers 4 kilos en marc humide; et trois quintaux de ce marc humide donnent un quintal de marc sec qui contient au minimum 50 kilogrammes de graines. Si l'on traite un quintal de ces graines à l'aide d'un procédé en usage en Italie et en Amérique, on obtient alors 14 kilogrammes d'huile, 80 kilogrammes d'un tourteau très nourrissant pour le bétail et 6 kilogrammes de déchets celluloseux inutilisables.

Ainsi, les 500 000 tonnes de tomates fraîches utilisées en France peuvent donc donner, chaque année 20 000 tonnes de marc humide, lesquels fourniront 6 500 tonnes de marc sec et 3 200 tonnes de graines. Ces dernières donneront 2 500 tonnes de tourteaux comestibles et 450 000 kilogrammes d'une huile utilisable pour un grand nombre d'usages industriels.

Le même traitement peut s'appliquer d'ailleurs aux pépins de raisins. En admettant que 100 kilogrammes de raisins fournissent en moyenne 3^{es},700 de pépins, et en tablant sur une production française annuelle de 60 millions de quintaux de raisins, on recueillera 2 200 000 quintaux de pépins, qui après traitement, donneront de 250 à 280 000 quintaux d'huile, c'est-à-dire de 14 à 20 p. 100 de leur poids.

Par ces temps difficiles où les besoins de matières grasses sont si impérieux, les huileries françaises y trouveraient leur compte, d'autant que jusqu'ici ces ressources ont été perdues pour tout le monde.

LES CONTRE-SOUS-MARINS

On les a appelés aussi des « Patrouilleurs », parce qu'ils avaient pour fonction de parcourir en tous sens une certaine étendue de rivage maritime afin de découvrir et de détruire les sous-marins. C'étaient des petits navires d'un type spécial, armés avec un canon de 75, et qui vont être transformés en chalutiers et en remorqueurs pour renforcer nos flottilles de pêche si éprouvées pendant la dernière guerre.

Les ateliers Niclausse, à la Villette, terminent la construction d'une série de dix contre-sous-marins qui leur avaient été commandés. Le septième le *Foufrageur*, vient d'être lancé il n'en reste donc plus que trois à terminer. Ces sept unités sont rassemblées dans le bassin de la

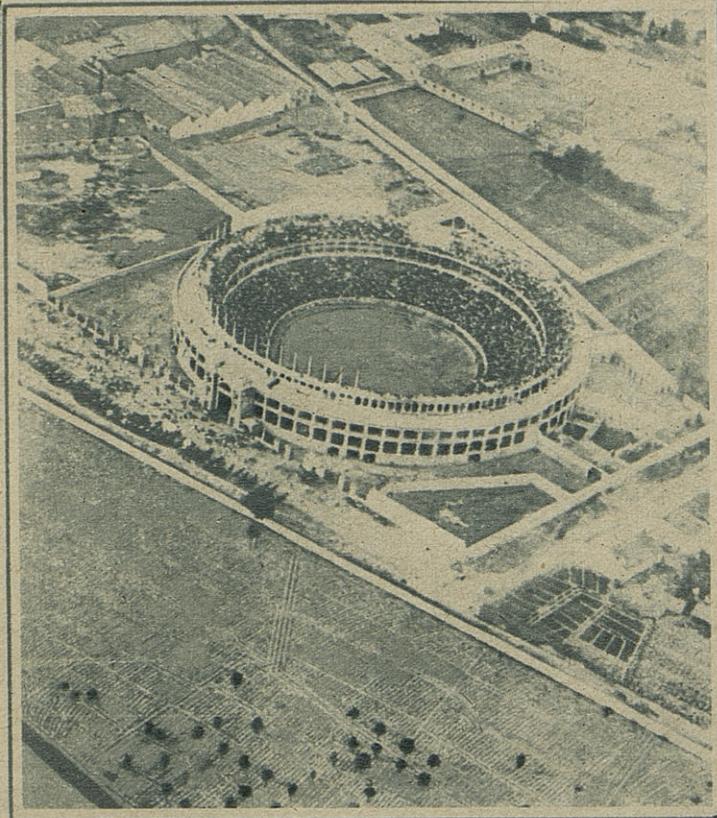
Villette, où on procède à leur transformation en navires pacifiques, et où ils font leurs essais de machines. Le bassin a pris, pour la circonstance, l'aspect d'un véritable port de construction aménagé en plein Paris.

Privés de leur matériel de guerre, les ex-patrouilleurs se présentent sous un aspect on ne peut plus pacifique; leurs noms seuls révèlent leur première destination. Ne les débaptisons pas; ils rappelleront leur origine et le rôle brillant joué pendant les hostilités par cette catégorie d'unités navales.

Ce sont des navires déplaçant 150 tonnes; les machines ont une puissance de 150 chevaux et permettent une vitesse de 9 nœuds à

on enfoncera obliquement dans le sol des piquets carrés en chêne de manière que leurs têtes se rapprochent. On constituera ainsi, en face des piquets, une deuxième armature de soutien se présentant sous la forme d'un tréteau porté par trois pieds obliques de chaque côté. Le tréteau sera donc constitué par six pieds, trois de chaque côté, et une solide planche supérieure.

La hauteur de cette dernière doit être établie de manière qu'une poutre de champ posée sur elle se mette au même niveau que les deux planches de rive. On assemble avec des clous l'ossature du pont et on le couvre avec de bonnes planches de 4^m,50 de longueur, ou si on préfère avec des rondins. Le pont ainsi



LES ARÈNES DE SEVILLE PHOTOGRAPHIÉES PAR UN AVION PENDANT UNE COURSE DE TAUREAUX. IL EST QUESTION D'Y FAIRE DES AMÉNAGEMENTS SPÉCIAUX POUR L'ATERRISSAGE DES AVIONS DES LIGNES TRANSEUROPEENNES.

l'heure. Ils mesurent 25 mètres de longueur, 6 mètres de largeur, et nécessitent un tirant d'eau de 2^m,75. Après avoir été des patrouilleurs, ils deviendront des passe-partout, grâce à leur faible tirant d'eau et nous les verrons naviguer sur la Seine.

LES PONTS RUSTIQUES

De nombreuses fermes sont traversées par de petits cours d'eau et les propriétaires paraissent se soucier fort peu d'établir des ponts confortables. La plupart se contentent de jeter deux troncs d'arbres sur lesquels on met des planches. La solidité du pont manque de garantie et il n'est pas toujours prudent d'y passer avec des voitures chargées et surtout avec du matériel de motoculture. Voici trois modèles de ponts qui peuvent être aisément construits à la ferme même.

Le premier modèle (fig. 1) est très simple; il peut être employé lorsque le ruisseau n'a pas plus de 3 ou 4 mètres de largeur. On enfonce dans le sol, de chaque côté de la rive, trois solides pieux à 1^m,50 les uns des autres et on cloue solidement et à l'extérieur deux planches de 0^m,075 sur 0^m,30 et 4^m,50 de longueur. Cette première base étant faite,

construit sera d'une solidité à toute épreuve.

Un autre modèle de pont peut être construit plus simplement, mais en utilisant des traverses plus solides, des madriers, pour constituer le support du plancher. Ces madriers reposent directement sur la tête des pieux de rive qui servent de culées. Deux bonnes planches posées de champ sur les rives et également assises sur les têtes des pieux soutiendront directement le tablier.

LES GAZ LÉGERS POUR L'AÉRONAUTIQUE

Il nous est arrivé récemment d'Amérique une nouvelle fort intéressante pour l'aéronautique. Nos alliés auraient trouvé un procédé rapide et économique de produire en grande quantité le gaz *hélium*, avec lequel ils gonfleraient leurs dirigeables.

On sait que tous les ballons militaires sont gonflés à l'hydrogène, gaz extrêmement léger, puisqu'il pèse seulement 0^{gr},069, tandis que l'air atmosphérique pèse 1^{gr},029; mais ce gaz coûte cher et les aéronautes civils se contentent du gaz d'éclairage, dont la force ascensionnelle est moindre, mais que, par contre, on peut se procurer à bon marché à peu près partout.

L'un et l'autre gaz présentent un inconvénient de première importance, en raison de leur inflammabilité. Pour soustraire cette mine flottante qu'est un aérostat aux dangers que lui fait courir le moteur, il faut prendre de nombreuses précautions, et la première est d'éloigner autant que possible la nacelle du ballon. Le rendement des hélices est moins bon, car elles tirent à leur remorque une masse inerte, qui est le ballon, au lieu d'exercer directement leur puissance sur sa masse.

Il existe cependant d'autres gaz que l'hydrogène qui soient plus légers que l'air. On en compte onze; en voici la classification par leur poids:

	Gr.
Éthylène	0,971
Azote	0,967
Oxyde de carbone.....	0,967
Acide cyanhydrique.....	0,948
Acétylène	0,906
Acide fluorhydrique.....	0,605
Vapeur d'eau	0,624
Ammoniaque	0,597
Formène.....	0,558
Hélium	0,139
Hydrogène	0,069

Si l'hydrogène occupe la première place dans la liste des gaz propres à servir dans l'aéronautique, on voit que l'hélium occupe la deuxième et que son faible poids intervient fortement en sa faveur. Mais il possède une très grande qualité qui est d'être ininflammable, comme l'azote. Donc, avec lui, plus de dangers d'incendie et possibilité d'adopter, dans la construction des ballons, une architecture plus rationnelle. Le progrès serait immense.

L'hélium était jusqu'ici considéré comme un gaz rare. Il a une origine solaire, comme son nom l'indique, et sa présence a été découverte par la décomposition de la lumière. Autre curiosité à son actif: le radium se décompose en hélium. On le trouve aussi en quantité infinitésimale dans certaines eaux minérales et même dans l'atmosphère, mais jusqu'ici personne n'était parvenu à le produire en quantités appréciables. Enfin, jusqu'en ces dernières années, il était considéré comme gaz permanent, ayant résisté à toutes les tentatives de liquéfaction. Félicitons les Américains s'ils sont réellement parvenus à le fabriquer à bon compte.

UNE MÉTHODE PHOTOGRAPHIQUE POUR ÉTUDIER LES DIFFORMITÉS.

La photographie, entrée dans la pratique judiciaire par les procédés de M. Bertillon, a fait l'objet d'une nouvelle étude aux États-Unis, étude plus étendue ayant pour objet, non seulement de faciliter la recherche des criminels, mais aussi d'intervenir dans le domaine médical.

Qui dit médecine entend santé, force, harmonie, développement physiques. Or, jusqu'ici, la médecine n'intervient que d'après des méthodes empiriques. La santé est ou bonne ou mauvaise, la force se mesure à la réussite d'exercices physiques, l'harmonie des formes n'a que l'œil pour juge, le développement physique normal est encore soumis à la seule appréciation visuelle. Les méthodes très imparfaites peuvent être mises au point par la photographie à la condition de prendre une image du sujet à des dates déterminées pour établir des comparaisons sur lesquelles un jugement précis pourra être établi.

C'est ce qu'un Américain a pensé et ce qu'il a réalisé, en imaginant le système de mensuration graphique par la photographie. On enregistre photographiquement le corps à différentes époques et exactement dans les mêmes conditions de lumière, de distance et de position. Les changements survenus apparaissent nettement. (A suivre.)

J'ai vu.
LA BATAILLE ÉLECTORALE



QUELQUES CANDIDATS
AUX ÉLECTIONS LÉGISLA-
TIVES : MM. Ch. Chaumet
et G. Mandel, qui se dispu-
tent les suffrages des élec-
teurs de la Gironde; dans la
colonne de gauche, de haut en
bas : M. Longuet, le général
Castelnau et Léon Daudet.

QUELQUES CANDIDATS DE PARIS (de gauche à droite) : M. Millerand, Rap-
p...et, Maurice Barrès et Painlevé. Au dessous : M. Clemenceau bénit l'Union
...onale (MM. Barrès et Millerand) caricature de Gil Baer, dans l'Œuvre.

MISE AU POINT DE LA PAPERASSE ÉLECTORALE A L'HOTEL DE VILLE DE PARIS



Les « écrivains » ont commencé leur travail mercredi 5 nov^{bre} à 8 heures. Le recrutement a été facile. Dès le premier appel, fait par la voix des jour-
naux, il s'est présenté près de 500 postulants pour les 300 places. Ces
employés provisoires sont payés aux pièces : 10 francs les mille adresses, ce
qui correspond à peu près au travail d'une journée de huit heures pour un

scribe habitué à ce genre de besogne. Les plieuses, qui commencent aujour-
d'hui à travailler, ont été un peu plus difficiles à recruter, car leur tâche
exige plus de métier. Leur salaire est le même : 10 francs le mille, comprenant
le pliage et l'encartage des circulaires. Une plieuse habile et un peu en-
traînée peut arriver à se faire à ce taux une quinzaine de francs par jour..

J'ai vu.

LE PEUPLE D'AMÉRIQUE FÊTE LE ROI ALBERT DE BELGIQUE ET LA REINE ÉLISABETH



Nous avons déjà montré par des documents combien avait été chaleureux l'accueil réservé par les « officiels » de l'Amérique au roi et à la reine des Belges. Mais le peuple, les petits ont su trouver dans la simplicité de leur cœur des formes touchantes de leur immense admiration pour le couple royal. En Californie, la reine Élisabeth put vraiment craindre de mourir étouffée sous les fleurs. On baisait ses mains, le bas de sa robe, et jusqu'à la trace de ses pas. Le train qui l'emportait dans son voyage à travers les États de l'Union dut maintes fois attendre de longues heures la fin des témoignages de sympathie et d'ardente admiration qui montaient de la foule au couple royal.

Chronique des Livres nouveaux

LES SEPT PARMIS LES HOMMES, roman, par A. T'SERSTEVENS. — (Albin Michel, édit.)

Sept hommes se réunissent pour faire le bonheur du peuple. Ils sont remplis de bonne volonté et réussissent sinon à se faire pendre du moins à tomber dans la plus complète disgrâce. Ils acquièrent d'ailleurs la connaissance d'eux-mêmes et la révélation que leurs efforts n'ont pas été vains, dans les plus tristes avatars et après un sommeil de trois siècles. Le livre de M. T'Serstevens rappelle un peu l'histoire de *Julien l'Apostat* de Fielding, bien qu'il n'y ait aucun point de ressemblance entre ces deux livres. Il est conçu dans l'esprit de Fielding. C'est un beau livre, coloré quand il est nécessaire. La révolte des pauvres est largement peinte. Il est facile de lire entre les lignes quelques idées propres à reconforter l'élément intellectuel de notre pays.

LA POURSUITE VICTORIEUSE, par GEORGES GUITTON. — (Payot-Paris, édit.)

Le livre de M. Georges Guitton apporte sa pierre à l'édifice formidable que sera l'histoire de la grande guerre. Du 26 septembre au 11 octobre 1918, il raconte la marche en avant du 415^e régiment d'infanterie. Son récit quoique extrêmement documenté est vivant et facile à lire. Ce n'est pas toujours la qualité essentielle de ce genre d'ouvrages.

GILBERTE, MA SŒUR, roman, par HENRIETTE CELARIÉ. — (Librairie Plon.)

C'est l'histoire d'une jeune fille sacrifiée, condamnée à une vie médiocre, en lutte avec le despotisme d'une sœur égoïste et cruelle. Ce livre est observé par une femme connaissant les femmes. C'est un bon roman, un bon roman qu'il faut faire lire aux jeunes filles.

LA MISSION DU BARON DE COURCEL, par ERNEST DAUDET. — (Plon-Nourrit, édit.)

Le baron de Courcel fut désigné par Gambetta comme ambassadeur de France à Berlin. Dans la lutte extrêmement serrée que notre représentant engagea avec Bismarck, des secrets furent mis à jour touchant la France, l'Angleterre et la possibilité d'une nouvelle guerre qui fut celle de 1914. M. Ernest Daudet a écrit sur ce sujet pour mettre en lumière les complications de cette mission et sa valeur pratique. C'est un livre d'histoire qui ne peut manquer d'intéresser un grand public.

CEUX QUI VIVENT, par JEAN MAROT. — (Payot, édit.)

Un livre très curieux d'impressions de guerre. L'auteur analyse ses sensations, celles des autres avec une acuité remarquable. Ces courts chapitres sont parfois plus émouvants et plus vrais que tout ce qu'il est possible d'écrire sur cette question. Il y a même dans le chapitre intitulé *Révolté* un soldat qui parle et qui n'a pas tort. Je ne veux pas dire que l'auteur approuve ses arguments, mais le lecteur peut se permettre de les juger, sinon avec indulgence, du moins avec faveur.

LE GARDIEN DE LA VILLE, par ANDRÉ OBEY. — (Librairie des Lettres.)

Ce joli roman parle de la guerre. Mais cette fois l'imagination de l'auteur nous repose des ouvrages d'observation. Les bons

géants de Douai, protecteurs de la ville, sont les héros du livre. Ils conversent avec les cloches qui leur annoncent les événements et commentent les événements en attendant la délivrance. Livre charmant, je le répète, un peu comme le *Til Ulespiegel* rajeuni par de Coster. Comme *Til* le joyeux compère, *Bimbin* est l'âme joyeuse de la Flandre dont *Gayant* et la douce *Fillon* sont également les symboles.

LES IMMOBILES, par PIERRE GUITET-VAUQUELIN. — *La Renaissance du Livre*. (Collection *In-Extenso*).

C'est la réimpression dans une collection populaire du roman de P. Guitet-Vauquelin. Ce livre qui vient à son heure est un des plus remarquables de ce jeune écrivain. En ce moment où les problèmes sociaux sont discutés avec assez, mettons de nervosité, l'histoire de ces rêveurs qui ne désirent que le massacre avec des mots d'amour sur les lèvres, peut être à la rigueur didactique. Mais les livres ne peuvent convaincre que les convaincus.

LE PARIS D'AVANT-GUERRE, par JULES BERTAUT. — (*Renaissance du Livre*).

Voici un livre de pure tradition française, bien observé, bien pensé et bien écrit. Certains portraits ne dépasseraient pas les maîtres du genre, ceux du XVII^e et du XVIII^e siècle. Ces tableaux de la vie à Paris dans les années qui précéderent la guerre ne seront pas lus sans mélancolie par quelques-uns. On y trouvera le remugle des choses abolies. La sottise seule demeure ; ce n'est pas une consolation pour la minorité, mettons quelques-uns.

PIERRE MAC ORLAN.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

EPILEPSIE

MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL. 57, Av. Suffren, Paris

PELADE

NOTICE GRATUITE
SENIT, pharmacies
71, rue Matabiau, Toulouse

POUR RÉUSSIR EN TOUT

par l'hypnotisme.
Notice 0 fr. 20.

W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).



LA BAIONNETTE

COLLECTION COMPLÈTE
EN 5 VOLUMES RELIÉS

LES CINQ VOLUMES reliés pleine toile.
net 125 francs.

Les 4 premiers volumes sont livrables tout de suite.

Le 5^e volume sera livré à son achèvement.
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
— 30, rue de Provence, 30, Paris —

NOTRE ALSACE, NOTRE LORRAINE

Ouvrage publié sous la direction de
L'abbé WETTERLÉ et de Carlos FISCHER

TOME PREMIER

Magnifique volume contenant 328 pages
abondamment illustrées dans le texte —
Vingt hors-texte en héliogravure ou en
couleurs remarqués sur feutre ou avec
coup de planche

Riche reliure d'amateur, dos imitation cuir, plats
pleine toile, tranche supérieure dorée.

Le volume, relié : 35 fr.

L'ouvrage sera complet en deux volumes. — Le tome second
paraîtra fin février 1920.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
— 30, rue de Provence, 30, Paris —



RASPOUTINE LE MOINE SCÉLÉRAT

Des documents nombreux, tous sensationnels, tous établissant de manière irréfutable la trahison de Rasputine, et aussi celle de la Tsarine Alexandra, complice de Berlin dans les assassinats, les tentatives pour répandre en Russie la peste bubonique et le choléra asiatique, les catastrophes organisées sur les chemins de fer et dans les usines de munitions, ont été recueillis par le Service du Contre-Espionnage anglais. M. William

Le Queux les publie tous dans ce livre au succès retentissant.

28^e mille.

Un vol. in-16, 4 fr. 50 net. Chez tous les libraires, dans les bibliothèques des gares et à L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris

28^e mille.

GLOBÉOL

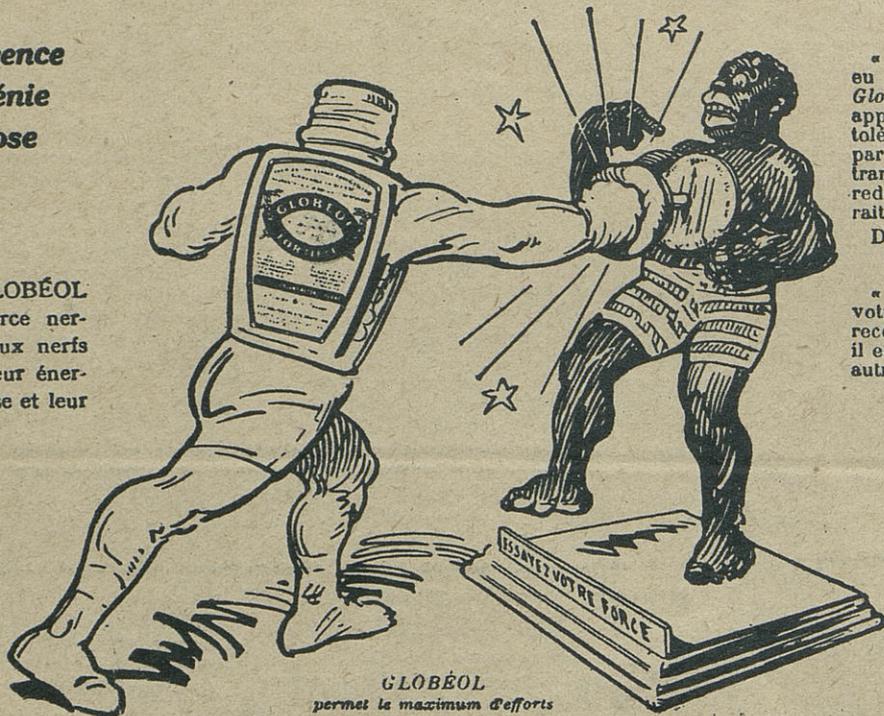
donne de la force



Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur

Reminéralise les tissus.
Nourrit le muscle et le nerf



GLOBÉOL permet le maximum d'efforts

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre »

D^r BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence).

Etabl^l Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le 1/2 flacon, franco 4 fr. ; le flacon, franco, 7 fr. 20 ; les 3, franco, 20 francs.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Le bon page PAGÉOL

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL et présentant les mêmes garanties scientifiques.

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Évite toute complication



L'OPINION MÉDICALE

Le Pagéol a sur les balsamiques, et le santalol en particulier, une supériorité marquée. Alors que ceux-ci ne sauraient être que des adjuvants qui ne pourraient aucunement avoir la prétention de supprimer les lavages et les injections urétrales pour les hommes, le Pagéol, administré seul, constitue à lui seul une médication complète, « la pagéolisation ».

D^r MALDÈS, de la Faculté de médecine de Montpellier, Lauréat de l'Université
Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris.
La boîte 12.50, les 3 36 fr. ; la 1/2 boîte 7.50, les 3 21 fr.

VAMIANINE
Nouveau produit scientifique
Avarie, Maladies de la Peau
Le flacon franco : 11 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Excellent produit non toxique décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant.

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle, et très pratique.



L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.

Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel

— Avec cette boîte de Gyraldose, vous n'aurez plus ni malaises, ni ennuis.

L'OPINION MÉDICALE :

Lorsque nous aurons ajouté que, mieux encore et plus facilement qu'elle n'aide à les guérir, la Gyraldose met à l'abri de la métrite les femmes qui en font un constant usage pour les soins de la toilette intime, il nous semblera bien difficile d'admettre que son efficacité puisse être aujourd'hui simplement discutée. Cette efficacité de la Gyraldose nous a été aussi démontrée d'une façon péremptoire dans les infections puerpérales et, en général, dans les suites de couches.

Prof. LASSABATIE, Ancien Professeur aux Ecoles de Médecine et de Pharmacie, Ancien Médecin Principal de la Marine.

Ttes ph. et Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte 6 fr., les 4 22 fr. ; la double boîte 8 fr. 50, les 3 24 fr. ; savon Gyraldose, 3 fr. 50.